
LOWTHER


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

3

DE LA FAYETTE.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

DE LA FAYETTE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, ET D'UN TRAITÉ SUR L'ORIGINE DES ROMANS.

TOME TROISIÈME.

LA PRINCESSE DE CLÈVES.

A PARIS,

Chez D'HAUTEL, Libraire, rue de la Harpe, n°. 80, près le Collége de Justice.

1812.



TAYLOR INSTITUTION
27 NOV 1969

LA PRINCESSE DE CLÈVES.

PREMIÈRE PARTIE.

La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat, que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce prince étoit galant, bien fait et amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avoit plus de vingt ans, elle n'en étoit pas moins violente, et il n'en donnoit pas des témoignages moins éclatans.

Comme il réussissoit admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisoit une de ses plus grandes occupations : c'étoit tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bague, ou de semblables divertissemens : les couleurs et les chiffres de madame de Valentinois paroissoient partout, et elle paroissoit elle-même avec tous

les ajustemens que pouvoit avoir mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, qui étoit alors à marier.

La présence de la reine autorisoit la sienne. Cette princesse étoit belle, quoiqu'elle eût passé sa première jeunesse : elle aimoit la grandeur, la magnificence et les plaisirs. Le roi l'avoit épousée, lorsqu'il étoit encore duc d'Orléans, et qu'il avoit pour aîné le dauphin, qui mourut à Tournon, prince que sa naissance et ses grandes qualités destinoient à remplir dignement la place du roi François Ier, son père.

L'humeur ambitieuse de la reine lui faisoit trouver une grande douceur à régner : il sembloit qu'elle souffrît sans peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignoit aucune jalousie ; mais elle avoit une si profonde dissimulation, qu'il étoit difficile de juger de ses sentimens ; et la politique l'obligeoit d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le roi. Ce prince aimoit le commerce des femmes, même de celles dont il n'étoit pas amoureux : il demeuroit tous les jours chez la reine à l'heure du cercle, où tout

ce qu'il y avoit de plus beau et de mieux fait, de l'un et de l'autre sexe, ne manquoit pas de se trouver.

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes, et d'hommes admirablement bien faits; et il sembloit que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes. Madame Elisabeth de France, qui fut depuis reine d'Espagne, commençoit à faire paroître un esprit surprenant, et cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui venoit d'épouser M. le Dauphin, et qu'on appeloit la reine dauphine, étoit une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps: elle avoit été élevée à la cour de France; elle en avoit pris toute la politesse, et elle étoit née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimoit, et s'y connoissoit mieux que personne. La reine, sa belle-mère, et Madame, sœur du roi, aimoient aussi les vers, la comédie et la musique: le goût que le roi François Ier avoit eu pour la poésie et pour les lettres régnoit encore en France; et le roi, son

fils, aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étoient à la cour. Mais ce qui rendoit cette cour belle et majestueuse, étoit le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étoient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Le roi de Navarre attiroit le respect de tout le monde par la grandeur de son rang, et par celle qui paroissoit en sa personne. Il excelloit dans la guerre ; et le duc de Guise lui donnoit une émulation qui l'avoit porté plusieurs fois à quitter sa place de général, pour aller combattre auprès de lui, comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi que ce duc avoit donné des marques d'une valeur si admirable, et avoit eu de si heureux succès, qu'il n'y avoit point de grand capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur étoit soutenue de toutes les autres grandes qualités : il avoit un esprit vaste et profond, une ame noble et élevée, et une égale capacité pour la guerre et pour les affaires. Le cardinal de Lorraine, son frère, étoit né avec une ambition déme-

surée, avec un esprit vif et une éloquence admirable; et il avoit acquis une science profonde, dont il se servoit pour se rendre important, en défendant la religion cath lique qui commençoit à être attaquée. Le chevalier de Guise, que l'on appela depuis le Grand-Prieur, étoit un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avoit une ame grande et hautaine, et un esprit qui le rendoit aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le duc de Nevers, dont la vie étoit glorieuse par la guerre, et par les grands emplois qu'il avoit eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisoit les délices de la cour. Il avoit trois fils parfaitement bien faits : le second, qu'on appeloit le prince de Clèves, étoit digne de soutenir la gloire de son nom; il étoit brave et magnifique, et il avoit une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame de Chartres, descendu de cette ancienne maison de Vendôme, dont les princes du sang n'ont point dédaigné de porter le nom, étoit également distingué

dans la guerre et dans la galanterie. Il étoit beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral : toutes ces bonnes qualités étoient vives et éclatantes ; enfin, il étoit seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un eût pu lui être comparable ; mais ce prince étoit un chef-d'œuvre de la nature ; ce qu'il avoit de moins admirable, étoit d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettoit au-dessus des autres, étoit une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage, et dans ses actions, que l'on n'a jamais vu qu'en lui seul : il avoit un enjouement qui plaisoit également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui étoit toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne, qui faisoit qu'on ne pouvoit regarder que lui dans tous les lieux où il paroissoit. Il n'y avoit aucune dame, dans la cour, dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles à qui il s'étoit attaché, pouvoient se vanter de lui avoir résisté ; et même plusieurs à qui il n'avoit point témoigné

de passion, n'avoient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avoit tant de douceur et tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvoit refuser quelques soins à celles qui tâchoient de lui plaire : aussi il avoit plusieurs maîtresses; mais il étoit difficile de deviner celle qu'il aimoit véritablement. Il alloit souvent chez la reine dauphine : la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avoit de plaire à tout le monde, et l'estime particulière qu'elle témoignoit à ce prince, avoient souvent donné lieu de croire qu'il levoit les yeux jusqu'à elle. MM. de Guise, dont elle étoit nièce, avoient beaucoup augmenté leur crédit et leur considération par son mariage; leur ambition les faisoit aspirer à s'égaler aux princes du sang, et à partager le pouvoir du connétable de Montmorency. Le roi se reposoit sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, et traitoit le duc de Guise et le maréchal de Saint-André comme ses favoris : mais ceux que la faveur ou les affaires approchoient de sa personne, ne s'y pouvoient maintenir qu'en se soumettant à la duchesse de Valentinois; et, quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse, ni de

beauté, elle le gouvernoit avec un empire si absolu, que l'on peut dire qu'elle étoit maîtresse de sa personne et de l'état.

Le roi avoit toujours aimé le connétable, et, sitôt qu'il avoit commencé à régner, il l'avoit rappelé de l'exil où le roi François I[er] l'avoit envoyé. La cour étoit partagée entre MM. de Guise, et le connétable qui étoit soutenu par les princes du sang. L'un et l'autre parti avoit toujours songé à gagner la duchesse de Valentinois. Le duc d'Aumale, frère du duc de Guise, avoit épousé une de ses filles : le connétable aspiroit à la même alliance. Il ne se contentoit pas d'avoir marié son fils aîné avec madame Diane, fille du roi et d'une dame de Piémont qui se fit religieuse aussitôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avoit eu beaucoup d'obstacles, par les promesses que M. de Montmorency avoit faites à mademoiselle de Piennes, une des filles d'honneur de la reine; et, bien que le roi les eût surmontés avec une patience et une bonté extrêmes, le connétable ne se trouvoit pas encore assez appuyé, s'il ne s'assuroit de madame de Valentinois, et s'il ne la séparoit de MM. de Guise, dont la grandeur commençoit à donner

de l'inquiétude à cette duchesse. Elle avoit retardé, autant qu'elle avoit pu, le mariage du dauphin avec la reine d'Écosse : la beauté et l'esprit capable et avancé de cette jeune reine, et l'élévation que ce mariage donnoit à MM. de Guise, lui étoient insupportables. Elle haïssoit particulièrement le cardinal de Lorraine ; il lui avoit parlé avec aigreur, et même avec mépris. Elle voyoit qu'il formoit des liaisons avec la reine ; de sorte que le connétable la trouva disposée à s'unir avec lui, et à entrer dans son alliance, par le mariage de mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, avec M. d'Anville, son second fils, qui succéda depuis à sa charge sous le règne de Charles IX. Le connétable ne crut pas trouver d'obstacles dans l'esprit de M. d'Anville pour ce mariage, comme il en avoit trouvé dans l'esprit de M. de Montmorency ; mais, quoique les raisons lui en fussent cachées, les difficultés n'en furent guère moindres. M. d'Anville étoit éperdûment amoureux de la reine dauphine ; et, quelque peu d'espérance qu'il eût dans cette passion, il ne pouvoit se résoudre à prendre un engagement qui partageoit ses soins. Le maréchal de Saint-

André étoit le seul dans la cour qui n'eût point pris de parti : il étoit un des favoris, et sa faveur ne tenoit qu'à sa personne : le roi l'avoit aimé dès le temps qu'il étoit dauphin ; et, depuis, il l'avoit fait maréchal de France, dans un âge où l'on n'est pas encore accoutumé à prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnoit un éclat qu'il soutenoit par son mérite et par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table et pour ses meubles, et par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vue en un particulier. La libéralité du roi fournissoit à cette dépense : ce prince alloit jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimoit : il n'avoit pas toutes les grandes qualités ; mais il en avoit plusieurs, et surtout celle d'aimer la guerre, et de l'entendre ; aussi avoit-il eu d'heureux succès ; et, si on en excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avoit été qu'une suite de victoires, Il avoit gagné, en personne, la bataille de Renti : le Piémont avoit été conquis : les Anglais avoient été chassés de France ; et l'empereur Charles-Quint avoit vu finir sa bonne fortune devant la ville de Metz, qu'il avoit assiégée inutilement avec toutes

les forces de l'Empire et de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avoit diminué l'espérance de nos conquêtes, et que depuis, la fortune avoit semblé se partager entre les deux rois, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix.

La duchesse douairière de Lorraine avoit commencé à en faire des propositions, dans le temps du mariage de M. le Dauphin; il y avoit toujours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin, Cercamp, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devoit s'assembler. Le cardinal de Lorraine, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André s'y trouvèrent pour le roi : le duc d'Albe et le prince d'Orange, pour Philippe II; et le duc et la duchesse de Lorraine furent les médiateurs. Les principaux articles étoient le mariage de madame Elisabeth de France avec don Carlos, infant d'Espagne, et celui de madame, sœur du roi, avec M. de Savoie.

Le roi demeura cependant sur la frontière, et il y reçut la nouvelle de la mort de Marie, reine d'Angleterre. Il envoya le comte de Randan à Elisabeth, pour la

complimenter sur son avénement à la couronne; elle le reçut avec joie : ses droits étoient si mal établis, qu'il lui étoit avantageux de se voir reconnue par le roi. Ce comte la trouva instruite des intérêts de la cour de France, et du mérite de ceux qui la composoient; mais surtout il la trouva si remplie de la réputation du duc de Nemours, elle lui parla tant de fois de ce prince, et avec tant d'empressement, que, quand M. de Randan fut revenu, et qu'il rendit compte au roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avoit rien que M. de Nemours ne pût prétendre auprès de cette princesse, et qu'il ne doutoit point qu'elle ne fût capable de l'épouser. Le roi en parla à ce prince dès le soir même; il lui fit conter par M. de Randan toutes ses conversations avec Elisabeth, et lui conseilla de tenter cette grande fortune. M. de Nemours crut d'abord que le roi ne lui parloit pas sérieusement; mais, comme il vit le contraire : Au moins, sire, lui dit-il, si je m'embarque dans une entreprise chimérique, par le conseil et pour le service de Votre Majesté, je la supplie de me garder le secret, jusqu'à ce que le succès me justifie envers le public; et de

vouloir bien ne pas me faire paroître rempli d'une assez grande vanité, pour prétendre qu'une reine qui ne m'a jamais vu, me veuille épouser par amour. Le roi lui promit de ne parler qu'au connétable de ce dessein, et il jugea même le secret nécessaire pour le succès. M. de Randan conseilloit à M. de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple prétexte de voyager; mais ce prince ne put s'y résoudre. Il envoya Lignerolle, qui étoit un jeune homme d'esprit son favori, pour sonder les sentimens de la reine, et pour tâcher de commencer quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage, il alla voir le duc de Savoie qui étoit alors à Bruxelles avec le roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la paix; l'assemblée se rompit à la fin de novembre, et le roi revint à Paris.

Il parut alors à la cour, une beauté qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'étoit une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on étoit si accoutumé à voir de belles personnes. Elle étoit de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son

père étoit mort jeune, et l'avoit laissée sous la conduite de madame de Chartres sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étoient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avoit passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avoit donné ses soins à l'éducation de sa fille; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes, pour les en éloigner. Madame de Chartres avoit une opinion opposée; elle faisoit souvent à sa fille des peintures de l'amour, elle lui montroit ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenoit de dangereux; elle lui contoit le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies, et leur infidélité; les malheurs domestiques où plongent les engagemens; et elle lui faisoit voir d'un autre côté, quelle tranquillité suivoit la vie d'une femme honnête, et combien la vertu donnoit d'éclat et d'élévation à une personne qui avoit de la beauté et de la naissance:

mais elle lui faisoit voir aussi qu'elle ne pouvoit conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière étoit alors un des grands partis qu'il y eût en France, et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avoit déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui étoit extrêmement glorieuse, ne trouvoit presque rien qui fût digne de sa fille : la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle : il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle; tous ses traits étoient réguliers, et son visage et sa personne étoient pleins de grâces et de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un italien qui en trafiquoit par tout le monde. Cet homme étoit venu de Florence avec la reine, et s'étoit tellement enrichi dans

son trafic, que sa maison paroissoit plutôt celle d'un grand seigneur, que d'un marchand. Comme elle y étoit, le prince de Clèves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté, qu'il ne put cacher sa surprise; et mademoiselle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avoit donné : elle se remit néanmoins sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince, que celle que la civilité lui devoit donner pour un homme tel qu'il paroissoit. M. de Clèves la regardoit avec admiration, et il ne pouvoit comprendre qui étoit cette belle personne qu'il ne connoissoit point. Il voyoit bien par son air, et par tout ce qui étoit à sa suite, qu'elle devoit être de grande qualité. Sa jeunesse lui faisoit croire que c'étoit une fille; mais ne lui voyant point de mère, et l'italien qui ne la connoissoit point, l'appelant madame, il ne savoit que penser, et il la regardoit toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassoient, contre l'ordinaire des jeunes personnes, qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté : il lui parut même qu'il étoit cause qu'elle avoit de l'impatience de s'en aller, et en effet elle sortit

assez promptement. M. de Clèves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance de savoir qui elle étoit; mais il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connoissoit point : il demeura si touché de sa beauté, et de l'air modeste qu'il avoit remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle dès ce moment une passion et une estime extraordinaires : il alla le soir chez madame, sœur du roi.

Cette princesse étoit dans une grande considération, par le crédit qu'elle avoit sur le roi son frère; et ce crédit étoit si grand, que le roi en faisant la paix, consentoit à rendre le Piémont, pour lui faire épouser le duc de Savoie. Quoiqu'elle eût désiré toute sa vie de se marier, elle n'avoit jamais voulu épouser qu'un souverain, et elle avoit refusé pour cette raison le roi de Navarre lorsqu'il étoit duc de Vendôme, et avoit toujours souhaité M. de Savoie; elle avoit conservé de l'inclination pour lui depuis qu'elle l'avoit vu à Nice, à l'entrevue du roi François Ier et du pape Paul III. Comme elle avoit beaucoup d'esprit et un grand discernement pour les belles choses, elle attiroit tous les honnêtes gens, et il y avoit de cer-

taines heures où toute la cour étoit chez elle.

M. de Clèves y vint à son ordinaire; il étoit si rempli de l'esprit et de la beauté de mademoiselle de Chartres, qu'il ne pouvoit parler d'autre chose. Il conta tout haut son aventure, et ne pouvoit se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il avoit vue, et qu'il ne connoissoit point. Madame lui dit, qu'il n'y avoit point de personnes comme celle qu'il dépeignoit, et que s'il y en avoit quelqu'une, elle seroit connue de tout le monde. Madame de Dampierre, qui étoit sa dame d'honneur, et amie de madame de Chartres, entendant cette conversation, s'approcha de cette princesse, et lui dit tout bas que c'étoit sans doute mademoiselle de Chartres que M. de Clèves avoit vue. Madame se retourna vers lui, et lui dit que s'il vouloit revenir chez elle le lendemain, elle lui feroit voir cette beauté dont il étoit si touché. Mademoiselle de Chartres parut en effet le jour suivant; elle fut reçue des reines avec tous les agrémens qu'on peut s'imaginer, et avec une telle admiration de tout le monde, qu'elle n'entendoit autour d'elle que des louanges. Elle les recevoit

avec une modestie si noble, qu'il ne sembloit pas qu'elle les entendît, ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez Madame, sœur du roi. Cette princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avoit donné à M. de Clèves. Ce prince entra un moment après : venez, lui dit-elle, voyez si je ne vous tiens pas ma parole ; et si en vous montrant mademoiselle de Chartres, je ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez : remerciez-moi au moins de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déjà pour elle.

M. de Clèves sentit de la joie de voir que cette personne qu'il avoit trouvée si aimable, étoit d'une qualité proportionnée à sa beauté : il s'approcha d'elle, et il la supplia de se souvenir qu'il avoit été le premier à l'admirer, et que sans la connoître il avoit eu pour elle tous les sentimens de respect et d'estime qui lui étoient dûs.

Le chevalier de Guise et lui, qui étoient amis, sortirent ensemble de chez madame. Ils louèrent d'abord mademoiselle de Chartres sans se contraindre. Ils trouvèrent enfin qu'ils la louoient trop, et ils cessè-

rent l'un et l'autre de dire ce qu'ils en pensoient; mais ils furent contraints d'en parler les jours suivans, partout où ils se rencontrèrent. Cette nouvelle beauté fut long-temps le sujet de toutes les conversations. La reine lui donna de grandes louanges, et eut pour elle une considération extraordinaire; la reine dauphine en fit une de ses favorites, et pria madame de Chartres de la mener souvent chez elle. Mesdames, filles du roi, l'envoyèrent chercher pour être de tous leurs divertissemens. Enfin, elle étoit aimée et admirée de toute la cour, excepté de madame de Valentinois. Ce n'est pas que cette beauté lui donnât de l'ombrage: une trop longue expérience lui avoit appris qu'elle n'avoit rien à craindre auprès du roi; mais elle avoit tant de haine pour le vidame de Chartres, qu'elle avoit souhaité d'attacher à elle par le mariage d'une de ses filles, et qui s'étoit attaché à la reine, qu'elle ne pouvoit regarder favorablement une personne qui portoit son nom, et pour qui il faisoit paroître une grande amitié.

Le prince de Clèves devint passionnément amoureux de mademoiselle de Chartres, et souhaitoit ardemment de l'épouser;

mais il craignoit que l'orgueil de madame de Chartres ne fût blessé de donner sa fille à un homme qui n'étoit pas l'aîné de sa maison. Cependant, cette maison étoit si grande, et le comte d'Eu, qui en étoit l'aîné, venoit d'épouser une personne si proche de la maison royale, que c'étoit plutôt la timidité que donne l'amour, que de véritables raisons qui causoient les craintes de M. de Clèves. Il avoit un grand nombre de rivaux : le chevalier de Guise lui paroissoit le plus redoutable par sa naissance, par son mérite, et par l'éclat que la faveur donnoit à sa maison. Ce prince étoit devenu amoureux de mademoiselle de Chartres le premier jour qu'il l'avoit vue : il s'étoit aperçu de la passion de M. de Clèves, comme M. de Clèves s'étoit aperçu de la sienne. Quoiqu'ils fussent amis, l'éloignement que donnent les mêmes prétentions, ne leur avoit pas permis de s'expliquer ensemble ; et leur amitié s'étoit refroidie, sans qu'ils eussent eu la force de s'éclaircir. L'aventure qui étoit arrivée à M. de Clèves, d'avoir vu le premier mademoiselle de Chartres, lui paroissoit un heureux présage, et sembloit lui donner quelque avantage sur ses rivaux ;

mais il prévoyoit de grands obstacles par le duc de Nevers, son père. Ce duc avoit d'étroites liaisons avec la duchesse de Valentinois : elle étoit ennemie du vidame, et cette raison étoit suffisante pour empêcher le duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa nièce.

Madame de Chartres, qui avoit eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mèmes soins dans un lieu où ils étoient si néccessaires, et où il y avoit tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étoient l'ame de cette cour, et occupoient également les hommes et les femmes. Il y avoit tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avoient tant de part, que l'amour étoit toujours mêlé aux affaires, et les affaires à l'amour. Personne n'étoit tranquille, ni indifférent; on songeoit à s'élever, à plaire, à servir ou à nuire; on ne connoissoit ni l'ennui, ni l'oisiveté, et on étoit toujours occupé des plaisirs ou des intrigues. Les dames avoient des attachemens particuliers pour la reine, pour la reine dauphine, pour la reine de Navarre, pour Madame, sœur du roi, ou pour la duchesse

de Valentinois. Les inclinations, les raisons de bienséance, ou le rapport d'humeur faisoient ces différens attachemens. Celles qui avoient passé la première jeunesse, et qui faisoient profession d'une vertu plus austère, étoient attachées à la reine. Celles qui étoient plus jeunes, et qui cherchoient la joie et la galanterie, faisoient leur cour à la reine dauphine. La reine de Navarre avoit ses favorites; elle étoit jeune, et elle avoit du pouvoir sur le roi son mari : il étoit joint au connétable, et avoit par là beaucoup de crédit. Madame, sœur du roi, conservoit encore de la beauté, et attiroit plusieurs dames auprès d'elle. La duchesse de Valentinois avoit toutes celles qu'elle daignoit regarder; mais peu de femmes lui étoient agréables; et, excepté quelques-unes, qui avoient sa familiarité et sa confiance, et dont l'humeur avoit du rapport avec la sienne, elle n'en recevoit chez elle que les jours où elle prenoit plaisir à avoir une cour comme celle de la reine.

Toutes ces différentes cabales avoient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres : les dames qui les composoient avoient aussi de la jalousie entre elles, ou

pour la faveur, ou pour les amans; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvoient souvent joints à ces autres intérêts moins importans, mais qui n'étoient pas moins sensibles. Ainsi il y avoit une sorte d'agitation sans désordre dans cette cour, qui la rendoit très-agréable, mais aussi très-dangereuse pour une jeune personne. Madame de Chartres voyoit ce péril, et ne songeoit qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mère, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui diroit, et elle lui promit de lui aider à se conduire dans des choses où l'on étoit souvent embarrassé quand on étoit jeune.

Le chevalier de Guise fit tellement paroître les sentimens et les desseins qu'il avoit pour mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyoit néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il désiroit : il savoit bien qu'il n'étoit point un parti qui convînt à mademoiselle de Chartres, par le peu de biens qu'il avoit pour soutenir son rang; et il savoit bien aussi que ses frères n'approuveroient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets

apportent d'ordinaire dans les grandes maisons. Le cardinal de Lorraine lui fit bientôt voir qu'il ne se trompoit pas; il condamna l'attachement qu'il témoignoit pour mademoiselle de Chartres, avec une chaleur extraordinaire; mais il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce cardinal avoit une haine pour le vidame, qui étoit secrète alors, et qui éclata depuis. Il eût plutôt consenti à voir son frère entrer dans toute autre alliance que dans celle de ce vidame; et il déclara si publiquement combien il en étoit éloigné, que madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le cardinal de Lorraine n'avoit rien à craindre, et qu'elle ne songeoit pas à ce mariage. Le vidame prit la même conduite, et sentit encore plus que madame de Chartres celle du cardinal de Lorraine, parce qu'il en savoit mieux la cause.

Le prince de Clèves n'avoit pas donné des marques moins publiques de sa passion, qu'avoit fait le chevalier de Guise. Le duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin; il crut néanmoins qu'il n'avoit qu'à parler à son fils, pour le faire changer de conduite; mais il fut bien

surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser mademoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein ; il s'emporta, et cacha si peu son emportement, que le sujet s'en répandit bientôt à la cour, et alla jusqu'à madame de Chartres. Elle n'avoit pas mis en doute que M. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils ; elle fut bien étonnée que la maison de Clèves et celle de Guise craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle eut lui fit penser à trouver un parti pour sa fille, qui la mît au-dessus de ceux qui se croyoient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au prince dauphin, fils du duc de Montpensier. Il étoit alors à marier, et c'étoit ce qu'il y avoit de plus grand à la cour. Comme madame de Chartres avoit beaucoup d'esprit, qu'elle étoit aidée du vidame qui étoit dans une grande considération, et qu'en effet sa fille étoit un parti considérable, elle agit avec tant d'adresse et tant de succès, que M. de Montpensier parut souhaiter ce mariage, et il sembloit qu'il ne s'y pouvoit trouver de difficultés.

Le vidame, qui savoit l'attachement de

M. d'Anville pour la reine dauphine, crut néanmoins qu'il falloit employer le pouvoir que cette princesse avoit sur lui, pour l'engager à servir mademoiselle de Chartres auprès du roi et auprès du prince de Montpensier dont il étoit ami intime. Il en parla à cette reine, et elle entra avec joie dans une affaire où il s'agissoit de l'élévation d'une personne qu'elle aimoit beaucoup; elle le témoigna au vidame, et l'assura que, quoiqu'elle sût bien qu'elle feroit une chose désagréable au cardinal de Lorraine, son oncle, elle passeroit avec joie par-dessus cette considération, parce qu'elle avoit sujet de se plaindre de lui, et qu'il prenoit tous les jours les intérêts de la reine contre les siens propres.

Les personnes galantes sont toujours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment. Sitôt que le vidame eut quitté madame la dauphine, elle ordonna à Châtelart, qui étoit favori de M. d'Anville, et qui savoit la passion qu'il avoit pour elle, de lui aller dire, de sa part, de se trouver le soir chez la reine. Châtelart reçut cette commission avec beaucoup de joie et de respect. Ce gentilhomme étoit d'une bonne maison de

Dauphiné; mais son mérite et son esprit le mettoient au-dessus de sa naissance. Il étoit reçu et bien traité de tout ce qu'il y avoit de grands seigneurs à la cour, et la faveur de la maison de Montmorency l'avoit particulièrement attaché à M. d'Anville: il étoit bien fait de sa personne, adroit à toutes sortes d'exercices, il chantoit agréablement, il faisoit des vers, et avoit un esprit galant et passionné qui plut si fort à M. d'Anville, qu'il le fit confident de l'amour qu'il avoit pour la reine dauphine. Cette confidence l'approchoit de cette princesse, et ce fut, en la voyant souvent, qu'il prit le commencement de cette malheureuse passion qui lui ôta la raison, et qui lui c ûta enfin la vie.

M. d'Anville ne manqua pas d'être le soir chez la reine; il se trouva heureux que madame la dauphine l'eût choisi pour travailler à une chose qu'elle désiroit, et il lui promit d'obéir exactement à ses ordres; mais madame de Valentinois, ayant été avertie du dessein de ce mariage, l'avoit traversé avec tant de soin, et avoit tellement prévenu le roi, que, lorsque M. d'Anville lui en parla, il lui fit paroître qu'il ne l'approuvoit pas, et lui ordonna

même de le dire au prince de Montpensier. L'on peut juger ce que sentit madame de Chartres par la rupture d'une chose qu'elle avoit tant désirée, dont le mauvais succès donnoit un si grand avantage à ses ennemis, et faisoit un si grand tort à sa fille.

La reine dauphine témoigna à mademoiselle de Chartres, avec beaucoup d'amitié, le déplaisir qu'elle avoit de lui avoir été inutile. Vous voyez, lui dit-elle, que j'ai un médiocre pouvoir; je suis si haïe de la reine et de la duchesse de Valentinois, qu'il est difficile que, par elles, ou par ceux qui sont dans leur dépendance, elles ne traversent toujours toutes les choses que je désire : cependant, ajouta-t-elle, je n'ai jamais pensé qu'à leur plaire; aussi elles ne me haïssent qu'à cause de la reine ma mère, qui leur a donné autrefois de l'inquiétude et de la jalousie. Le roi en avoit été amoureux avant qu'il le fût de madame de Valentinois; et, dans les premières années de son mariage, qu'il n'avoit point encore d'enfans, quoiqu'il aimât cette duchesse, il parut quasi résolu de se démarier pour épouser la reine ma mère. Madame de Valentinois, qui crai-

gnoit une femme qu'il avoit déjà aimée, et dont la beauté et l'esprit pouvoient diminuer sa faveur, s'unit au connétable, qui ne souhaitoit pas aussi que le roi épousât une sœur de MM. de Guise : ils mirent le feu roi dans leurs sentimens; et, quoiqu'il haït mortellement la duchesse de Valentinois, comme il aimoit la reine, il travailla avec eux pour empêcher le roi de se démarier; mais, pour lui ôter absolument la pensée d'épouser la reine ma mère, ils firent son mariage avec le roi d'Ecosse, qui étoit veuf de madame Magdeleine, sœur du roi; et ils le firent, parce qu'il étoit plus prêt à conclure, et manquèrent aux engagemens qu'on avoit avec le roi d'Angleterre, qui la souhaitoit ardemment. Il s'en fallut peu même que ce manquement ne fît une rupture entre les deux rois. Henri VIII ne pouvoit se consoler de n'avoir pas épousé la reine ma mère; et, quelqu'autre princesse française qu'on lui proposât, il disoit toujours qu'elle ne remplaceroit jamais celle qu'on lui avoit ôtée. Il est vrai aussi que la reine ma mère étoit une parfaite beauté, et que c'est une chose remarquable, que, veuve d'un duc de Longueville, trois rois aient souhaité

de l'épouser : son malheur l'a donnée au moindre, et l'a mise dans un royaume où elle ne trouve que des peines. On dit que je lui ressemble : je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée ; et, quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne saurois croire que j'en jouisse.

Mademoiselle de Chartres dit à la reine que ces tristes pressentimens étoient si mal fondés, qu'elle ne les conserveroit pas long-temps, et qu'elle ne devoit point douter que son bonheur ne répondît aux apparences.

Personne n'osoit plus penser à mademoiselle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi, ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avoit espéré un prince du sang. M. de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination ; et, sitôt que le temps de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser mademoiselle de Chartres. Il se trouvoit heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'étoit

passé avoit éloigné les autres partis, et où il étoit quasi assuré qu'on ne la lui refuseroit pas. Ce qui troubloit sa joie, étoit la crainte de ne lui être pas agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Le chevalier de Guise lui avoit donné quelque sorte de jalousie; mais, comme elle étoit plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur aucune des actions de mademoiselle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il étoit assez heureux pour qu'elle approuvàt la pensée qu'il avoit pour elle : il ne la voyoit que chez les reines, ou aux assemblées; il étoit difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens, et il lui parla de son dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable; il la pressa de lui faire connoître quels étoient les sentimens qu'elle avoit pour lui, et il lui dit que ceux qu'il avoit pour elle, étoient d'une nature qui le rendroient éternellement malheureux, si elle n'obéissoit que par devoir aux volontés de madame sa mère.

Comme mademoiselle de Chartres avoit le cœur très-noble et très-bien fait, elle

fut véritablement touchée de reconnoissance du procédé du prince de Clèves. Cette reconnoissance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisoit pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdûment amoureux que l'étoit ce prince : de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitoit.

Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et madame de Chartres lui dit qu'il y avoit tant de grandeur et de bonnes qualités dans M. de Clèves, et qu'il faisoit paroître tant de sagesse pour son âge, que, si elle sentoit son inclination portée à l'épouser, elle y consentiroit avec joie. Mademoiselle de Chartres répondit, qu'elle lui remarquoit les mêmes bonnes qualités; qu'elle l'épouseroit même avec moins de répugnance qu'un autre; mais qu'elle n'avoit aucune inclination particulière pour sa personne.

Dès le lendemain, ce prince fit parler à madame de Chartres; elle reçut la proposition qu'on lui faisoit, et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer, en lui donnant le prince de Clèves. Les articles furent conclus; on parla au roi, et ce mariage fut su de tout le monde.

M. de Clèves se trouvoit heureux, sans être néanmoins entièrement content. Il voyoit avec beaucoup de peine que les sentimens de mademoiselle de Chartres ne passoient pas ceux de l'estime et de la reconnoissance; et il ne pouvoit se flatter qu'elle en cachât de plus obligeans, puisque l'état où ils étoient lui permettoit de les faire paroître sans choquer son extrême modestie. Il ne se passoit guère de jours qu'il ne lui en fît ses plaintes. Est-il possible, lui disoit-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne peut me satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion, que vous le seriez d'un attachement qui ne seroit fondé que sur les avantages de votre fortune, et non pas sur les charmes de votre personne. Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle, je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au-delà de ce je que fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines appa-

rences dont je serois content, s'il y avoit quelque chose au-delà; mais au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination, ni votre cœur, et ma présence ne vous donne ni plaisir, ni trouble. Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir, et je rougis si souvent en vous voyant, que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne me donne du trouble. Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il, c'est un sentiment de modestie, et non pas un mouvement de votre cœur, et je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

Mademoiselle de Chartres ne savoit que répondre, et ces distinctions étoient au-dessus de ses connoissances. M. de Clèves ne voyoit que trop combien elle étoit éloignée d'avoir pour lui des sentimens qui pussent le satisfaire, puisqu'il lui paroissoit même qu'elle ne les entendoit pas.

Le chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les noces. Il avoit vu tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avoit eu d'épouser mademoiselle de Chartres, qu'il n'avoit pu se

flatter d'y réussir ; et néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre : cette douleur n'éteignit point sa passion, et il ne demeura pas moins amoureux. Mademoiselle de Chartres n'avoit pas ignoré les sentimens que ce prince avoit eus pour elle. Il lui fit connoître à son retour qu'elle étoit la cause de l'extrême tristesse qui paroissoit sur son visage ; et il avoit tant de mérite et tant d'agrémens, qu'il étoit difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvoit-elle défendre d'en avoir ; mais cette pitié ne la conduisoit pas à d'autres sentimens : elle contoit à sa mère la peine que lui donnoit l'affection de ce prince.

Madame de Chartres admiroit la sincérité de sa fille, et elle l'admiroit avec raison, car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle ; mais elle n'admiroit pas moins, que son cœur ne fût point touché, et d'autant plus, qu'elle voyoit bien que le prince de Clèves ne l'avoit point touchée, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, et de lui faire comprendre ce qu'elle devoit à

l'inclination qu'il avoit eue pour elle, avant que de la connoître, et à la passion qu'il lui avoit témoignée, en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osoit plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva : la cérémonie s'en fit au Louvre ; et le soir le roi et les reines vinrent souper chez madame de Chartres, avec toute la cour, où ils furent reçus avec une magnificence admirable. Le chevalier de Guise n'osa point se distinguer des autres, et ne pas assister à cette cérémonie ; mais il y fut si peu maître de sa tristesse, qu'il étoit aisé de la remarquer.

M. de Clèves ne trouva pas que mademoiselle de Chartres eût changé de sentimens, en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands priviléges ; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avoit toujours quelque chose à souhaiter au-delà de sa possession ; et, quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui, il n'étoit pas entièrement heureux. Il conservoit pour elle une passion violente et inquiète qui troubloit sa joie : la jalousie n'avoit point de part à ce

trouble; jamais mari n'a été si loin d'en prendre, et jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle étoit néanmoins exposée au milieu de la cour; elle alloit tous les jours chez les reines et chez Madame. Tout ce qu'il y avoit d'hommes jeunes et galans la voyoient chez elle et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison étoit ouverte à tout le monde; mais elle avoit un air qui inspiroit un si grand respect, et qui paroissoit si éloigné de la galanterie, que le maréchal de Saint-André, quoique audacieux, et soutenu de la faveur du roi, étoit touché de sa beauté, sans oser le lui faire connoître que par des soins et des devoirs. Plusieurs autres étoient dans le même état; et madame de Chartres joignoit à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevoit de la faire paroître une personne où l'on ne pouvoit atteindre.

La duchesse de Lorraine, en travaillant à la paix, avoit aussi travaillé pour le mariage du duc de Lorraine son fils; il avoit été conclu avec madame Claude de France, seconde fille du roi. Les noces en furent résolues pour le mois de février.

Cependant le duc de Nemours étoit de-

meuré à Bruxelles, entièrement rempli et occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevoit, ou y envoyoit continuellement des courriers : ses espérances augmentoient tous les jours ; et enfin Lignerolles lui manda qu'il étoit temps que sa présence vînt achever ce qui étoit si bien commencé. Il reçut cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au trône par sa seule réputation. Son esprit s'étoit insensiblement accoutumé à la grandeur de cette fortune ; et au lieu qu'il l'avoit rejetée d'abord comme une chose où il ne pouvoit parvenir, les difficultés s'étoient effacées de son imagination, et il ne voyoit plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris, donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paroître en Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisoit ; et il se hâta lui-même de venir à la cour pour assister au mariage de M. de Lorraine.

Il arriva à la veille des fiançailles, et dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au roi de l'état de son dessein, et recevoir ses ordres et ses conseils

pour ce qui lui restoit à faire. Il alla ensuite chez les reines. Madame de Clèves n'y étoit pas, de sorte qu'elle ne le vit point, et ne sut pas même qu'il fût arrivé. Elle avoit ouï parler de ce prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avoit de mieux fait et de plus agréable à la cour; et surtout madame la Dauphine le lui avoit dépeint d'une sorte, et lui en avoit parlé tant de fois, qu'elle lui avoit donné de la curiosité, et même de l'impatience de le voir.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisoit au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure: le bal commença; et comme elle dansoit avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entroit, et à qui on faisoit place. Madame de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchoit des yeux quelqu'un qu'elle avoit dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivoit. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passoit par-dessus quelques

sièges, pour arriver où l'on dansoit. Ce prince étoit fait d'une sorte, qu'il étoit difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avoit jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avoit pris de se parer, augmentoit encore l'air brillant qui étoit dans sa personne; mais il étoit difficile aussi de voir madame de Clèves pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étoient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connoître.

Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avoient pas bien envie de savoir qui ils étoient, et s'ils ne s'en doutoient point. Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais comme madame de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour

deviner qui je suis, que celles que j'ai pour la reconnoître, je voudrois bien que votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom : je crois, dit madame la Dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien. Je vous assure, madame, reprit madame de Clèves, qui paroissoit un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. Vous devinez fort bien, répondit madame la Dauphine, et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connoissez sans jamais l'avoir vu. La reine les interrompit, pour faire continuer le bal : M. de Nemours prit la reine Dauphine. Cette princesse étoit d'une parfaite beauté, et avoit paru telle aux yeux de M. de Nemours, avant qu'il allât en Flandres ; mais de tout le soir il ne put admirer que madame de Clèves.

Le chevalier de Guise qui l'adoroit toujours, étoit à ses pieds, et ce qui venoit de se passer, lui avoit donné une douleur sensible. Il le prit comme un présage, que la fortune destinoit M. de Nemours à être amoureux de madame de Clèves; et soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage, ou que la jalousie fit

voir au chevalier de Guise au-delà de la vérité, il crut qu'elle avoit été touchée de la vue de ce prince; et il ne put s'empêcher de lui dire que M. de Nemours étoit bien heureux de commencer à être connu d'elle, par une aventure qui avoit quelque chose de galant et d'extraordinaire.

Madame de Clèves revint chez elle l'esprit si rempli de ce qui s'étoit passé au bal, que quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte; et elle lui loua M. de Nemours avec un certain air qui donna à madame de Chartres la même pensée qu'avoit eue le chevalier de Guise.

Le lendemain la cérémonie des noces se fit; madame de Clèves y vit le duc de Nemours avec une mine et une grace si admirables, qu'elle en fut encore plus surprise.

Les jours suivans, elle le vit chez la reine Dauphine, elle le vit jouer à la paume avec le roi, elle le vit courre la bague, elle l'entendit parler; mais elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres, et se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il étoit, par l'air de sa personne, et par l'agrément de

son esprit, qu'il fit en peu de temps une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi, que comme M. de Nemours sentoit pour elle une inclination violente, qui lui donnoit cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers desirs de plaire, il étoit encore plus aimable qu'il n'avoit accoutumé de l'être. De sorte que se voyant souvent, et se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avoit de plus parfait à la cour, il étoit difficile qu'ils ne se plussent infiniment.

La duchesse de Valentinois étoit de toutes les parties de plaisir, et le roi avoit pour elle la même vivacité, et les mêmes soins que dans les commencémens de sa passion. Madame de Clèves, qui étoit dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt cinq ans, regardoit avec un extrême étonnement l'attachement que le roi avoit pour cette duchesse, qui étoit grand'mère, et qui venoit de marier sa petite-fille. Elle en parloit souvent à madame de Chartres : Est-il possible, madame, lui disoit-elle, qu'il y ait si long-temps que le roi en soit amoureux? Comment s'est-il pu attacher à une personne qui étoit beaucoup plus âgée que

lui, qui avoit été maîtresse de son père, et qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai ouï dire? Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est ni le mérite, ni la fidélité de madame de Valentinois qui a fait naître la passion du roi, ni qui l'a conservée, et c'est aussi en quoi il n'est pas excusable; car, si cette femme avoit eu de la jeunesse et de la beauté jointes à sa naissance, qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé, qu'elle eût aimé le roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à sa seule personne, sans intérêt de grandeur ni de fortune, et sans se servir de son pouvoir que pour des choses honnêtes ou agréables au roi même, il faut avouer qu'on auroit eu de la peine à s'empêcher de louer ce prince du grand attachement qu'il a pour elle. Si je ne craignois, continua madame de Chartres, que vous dissiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les histoires de leur temps, je vous apprendrois le commencement de la passion du roi pour cette duchesse, et plusieurs choses de la cour du feu roi, qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui se passent encore présentement. Bien loin

de vous accuser, reprit madame de Clèves, de redire les histoires passées, je me plains, madame, que vous ne m'ayez point instruite des présentes, et que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts et les diverses liaisons de la cour. Je les ignore si entièrement, que je croyois, il y a peu de jours, que M. le connétable étoit fort bien avec la reine. Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit madame de Chartres. La reine hait M. le connétable; et, si elle a jamais quelque pouvoir, il ne s'en apercevra que trop. Elle sait qu'il a dit plusieurs fois au roi, que de tous ses enfans il n'y avoit que les naturels qui lui ressemblassent. Je n'aurois jamais soupçonné cette haine, interrompit madame de Clèves, après avoir vu le soin que la reine avoit d'écrire à M. le connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoignée à son retour, et comme elle l'appelle toujours mon compère, aussi bien que le roi. Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit madame de Chartres, vous serez toujours trompée : ce qui paroît n'est presque jamais la vérité.

Mais, pour revenir à madame de Valentinois, vous savez qu'elle s'appelle Diane

de Poitiers : sa maison est très-illustre ; elle vient des anciens ducs d'Aquitaine ; son aïeule étoit fille naturelle de Louis XI, et enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance. Saint-Vallier, son père, se trouva embarrassé dans l'affaire du connétable de Bourbon, dont vous avez ouï parler. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et conduit sur l'échafaud. Sa fille, dont la beauté étoit admirable, et qui avoit déjà plu au feu roi, fit si bien (je ne sais par quels moyens), qu'elle obtint la vie de son père. On lui porta sa grâce, comme il n'attendoit que le coup de la mort ; mais la peur l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit plus de connoissance, et il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la cour comme la maîtresse du roi. Le voyage d'Italie et la prison de ce prince interrompirent cette passion ; lorsqu'il revint d'Epagne, et que madame la régente alla au-devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles étoit mademoiselle de Pisseleu, qui a été depuis la duchesse d'Étampes. Le roi en devint amoureux. Elle étoit inférieure en naissance, en esprit et en beauté à madame de Valentinois ; et elle n'avoit au-dessus d'elle que l'avantage de la grande

jeunesse. Je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'elle étoit née le jour que Diane de Poitiers avoit été mariée. La haine le lui faisoit dire, et non pas la vérité : car je suis bien trompée si la duchesse de Valentinois n'épousa pas M. de Breze, grand sénéchal de Normandie, dans le même temps que le roi devint amoureux de madame d'Étampes. Jamais il n'y a eu une si grande haine que l'a été celle de ces deux femmes. La duchesse de Valentinois ne pouvoit pardonner à madame d'Étampes de lui avoir ôté le titre de maîtresse du roi. Madame d'Etampes avoit une jalousie violente contre madame de Valentinois, parce que le roi conservoit un commerce avec elle. Ce prince n'avoit pas une fidélité exacte pour ses maîtresses; il y en avoit toujours une qui avoit le titre et les honneurs; mais les dames, que l'on appeloit de la petite bande, le partageoient tour-à-tour. La perte du Dauphin, son fils, qui mourut à Tournon, et que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avoit pas la même tendresse, ni le même goût pour son second fils, qui règne présentement; il ne lui trouvoit pas assez de hardiesse, ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à madame

de Valentinois; et elle lui dit qu'elle vouloit le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif et plus agréable. Elle y réussit, comme vous le voyez: il y a plus de vingt ans que cette passion dure, sans qu'elle ait été altérée, ni par le temps, ni par les obstacles.

Le feu roi s'y opposa d'abord; et, soit qu'il eût encore assez d'amour pour madame de Valentinois pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé par la duchesse d'Étampes, qui étoit au désespoir que M. le Dauphin fût attaché à son ennemie, il est certain qu'il vit cette passion avec une colère et un chagrin dont il donnoit tous les jours des marques. Son fils ne craignit ni sa colère ni sa haine; et rien ne put l'obliger à diminuer son attachement, ni à le cacher: il fallut que le roi s'accoutumât à le souffrir. Aussi cette opposition à ses volontés l'éloigna encore de lui, et l'attacha davantage au duc d'Orléans, son troisième fils. C'étoit un prince bien fait, beau, plein de feu et d'ambition, d'une jeunesse fougueuse, qui avoit besoin d'être modéré, mais qui eût fait aussi un prince d'une grande élévation, si l'âge eût mûri son esprit.

Le rang d'aîné qu'avoit le Dauphin, et

la faveur du roi qu'avoit le duc d'Orléans, faisoient entre eux une sorte d'émulation, qui alloit jusqu'à la haine. Cette émulation avoit commencé dès leur enfance, et s'étoit toujours conservée. Lorsque l'empereur passa en France, il donna une préférence entière au duc d'Orléans sur M. le Dauphin, qui la ressentit si vivement, que, comme cet empereur étoit à Chantilly, il voulut obliger M. le connétable à l'arreter, sans attendre le commandement du roi. M. le connétable ne le voulut pas : le roi le blâma dans la suite de n'avoir pas suivi le conseil de son fils; et, lorsqu'il l'éloigna de la cour, cette raison y eut beaucoup de part.

La division des deux frères donna la pensée à la duchesse d'Étampes de s'appuyer de M. le duc d'Orléans, pour la soutenir auprès du roi contre madame de Valentinois. Elle y réussit : ce prince, sans être amoureux d'elle, n'entra guère moins dans ses intérêts, que le Dauphin étoit dans ceux de madame de Valentinois. Cela fit deux cabales dans la cour, telles que vous pouvez vous les imaginer; mais ces intrigues ne se bornèrent pas seulement à des démêlés de femmes.

L'empereur, qui avoit conservé de l'amitié pour le duc d'Orléans, avoit offert plusieurs fois de lui remettre le duché de Milan. Dans les propositions qui se firent depuis pour la paix, il faisoit espérer de lui donner les dix-sept Provinces, et de lui faire épouser sa fille. M. le Dauphin ne souhaitoit ni la paix, ni ce mariage. Il se servit de M. le connétable, qu'il a toujours aimé, pour faire voir au roi de quelle importance il étoit de ne pas donner à son successeur un frère aussi puissant que le seroit un duc d'Orléans, avec l'alliance de l'empereur et les dix-sept Provinces. M. le connétable entra d'autant mieux dans les sentimens de M. le Dauphin, qu'il s'opposoit par-là à ceux de madame d'Étampes, qui étoit son ennemie déclarée, et qui souhaitoit ardemment l'élévation de M. le duc d'Orléans.

M. le Dauphin commandoit alors l'armée du roi, en Champagne, et avoit réduit celle de l'empereur en une telle extrémité, qu'elle eût péri entièrement, si la duchesse d'Etampes, craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix et l'alliance de l'empereur pour M. le duc d'Orléans, n'eût fait secrètement aver-

tir les ennemis de surprendre Epernay et Château-Thierry, qui étoient pleins de vivres. Ils le firent, et sauvèrent, par ce moyen, toute leur armée.

Cette duchesse ne jouit pas long-temps du succès de sa trahison. Peu après, M. le duc d'Orléans mourut à Farmoutier d'une espèce de maladie contagieuse. Il aimoit une des plus belles femmes de la cour, et en étoit aimé. Je ne vous la nommerai pas, parce qu'elle a vécu depuis avec tant de sagesse, et qu'elle a même caché avec tant de soin la passion qu'elle avoit pour ce prince, qu'elle a mérité que l'on conserve sa réputation. Le hasard fit qu'elle reçut la nouvelle de la mort de son mari, le même jour qu'elle apprit celle de M. d'Orléans; de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre.

Le roi ne survécut guère au prince son fils; il mourut deux ans après. Il recommanda à M. le Dauphin de se servir du cardinal de Tournon et de l'amiral d'Annebault, et ne parla point de M. le connétable, qui étoit pour lors relégué à Chantilly. Ce fut néanmoins la première chose que fit le roi, son fils, de le rappeler, et

de lui donner le gouvernement des affaires.

Madame d'Étampes fut chassée, et reçut tous les mauvais traitemens qu'elle pouvoit attendre d'une ennemie toute puissante : la duchesse de Valentinois se vengea alors pleinement, et de cette duchesse et de tous ceux qui lui avoient déplu. Son pouvoir parut plus absolu sur l'esprit du roi, qu'il ne paroissoit encore pendant qu'il étoit Dauphin. Depuis douze ans que ce prince règne, elle est maîtresse absolue de toutes choses, elle dispose des charges et des affaires : elle a fait chasser le cardinal de Tournon, le chancelier Olivier, et Villeroy. Ceux qui ont voulu éclairer le roi sur sa conduite, ont péri dans cette entreprise. Le comte de Taix, grand maître de l'artillerie, qui ne l'aimoit pas, ne put s'empêcher de parler de ses galanteries, et surtout de celle du comte de Brissac, dont le roi avoit déjà eu beaucoup de jalousie : néanmoins elle fit si bien, que le comte de Taix fut disgracié; on lui ôta sa charge, et ce qui est presque incroyable, elle la fit donner au comte de Brissac, et l'a fait ensuite maréchal de France. La jalousie du roi augmenta néanmoins d'une

telle sorte, qu'il ne put souffrir que ce maréchal demeurât à la cour; mais la jalousie qui est aigre et violente en tous les autres, est douce et modérée en lui, par l'extrême respect qu'il a pour sa maîtresse : en sorte qu'il n'osa éloigner son rival, que sur le prétexte de lui donner le gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années : il revint l'hiver dernier, sur le prétexte de demander des troupes, et d'autres choses nécessaires pour l'armée qu'il commande. Le desir de revoir madame de Valentinois, et la crainte d'en être oublié, avoit peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le roi le reçut avec une grande froideur. MM. de Guise qui ne l'aiment pas, mais qui n'osent le témoigner, à cause de madame de Valentinois, se servirent de M. le Vidame qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtînt aucune des choses qu'il étoit venu demander. Il n'étoit pas difficile de lui nuire : le roi le haïssoit, et sa présence lui donnoit de l'inquiétude; de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner, sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de madame de Valentinois des sentimens que l'absence commençoit d'éteindre. Le roi

a bien eu d'autres sujets de jalousie ; mais ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

Je ne sais, ma fille, ajouta madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en savoir. Je suis très-éloignée, madame, de faire cette plainte, répondit madame de Clèves, et sans la peur de vous importuner, je vous demanderois encore plusieurs circonstances que j'ignore.

La passion de M. de Nemours pour madame de Clèves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le goût, et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avoit aimées, et avec qui il avoit conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles : il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes, et de répondre à leurs reproches. Madame la Dauphine, pour qui il avoit eu des sentimens assez passionnés, ne put tenir dans son cœur contre madame de Clèves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir ; et il ne pressa plus avec tant d'ardeur les choses qui étoient nécessaires pour son départ. Il

alloit souvent chez la reine Dauphine, parce que madame de Clèves y alloit souvent; et il n'étoit pas fâché de laisser imaginer ce que l'on avoit cru de ses sentimens pour cette reine. Madame de Clèves lui paroissoit d'un si grand prix, qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hasarder de la faire connoître au public. Il n'en parla pas même au vidame de Chartres, qui étoit son ami intime, et pour qui il n'avoit rien de caché. Il prit une conduite si sage, et s'observa avec tant de soin, que personne ne le soupçonna d'être amoureux de madame de Clèves, que le chevalier de Guise; et elle auroit eu peine à s'en apercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avoit pour lui, ne lui eût donné une attention particulière pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mère ce qu'elle pensoit des sentimens de ce prince, qu'elle avoit eue à lui parler de ses autres amans: sans avoir un dessein formé de le lui cacher, elle ne lui en parla point. Mais madame de Chartres ne le voyoit que trop, aussi bien que le penchant que sa fille avoit pour

lui. Cette connoissance lui donna une douleur sensible: elle jugeoit bien le péril où étoit cette jeune personne d'être aimée d'un homme fait comme M. de Nemours, pour qui elle avoit de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avoit de cette inclination, par une chose qui arriva peu de jours après.

Le maréchal de Saint-André, qui cherchoit toutes les occasions de faire voir sa magnificence, supplia le roi, sur le prétexte de lui montrer sa maison, qui ne venoit que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller souper avec les reines. Ce maréchal étoit bien aise aussi de faire paroître aux yeux de madame de Clèves, cette dépense éclatante qui alloit jusqu'à la profusion.

Quelques jours avant celui qui avoit été choisi pour ce souper, le roi dauphin dont la santé étoit assez mauvaise, s'étoit trouvé mal, et n'avoit vu personne. La reine sa femme avoit passé tout le jour auprès de lui. Sur le soir, comme il se portoit mieux, il fit entrer toutes les personnes de qualité qui étoient dans son antichambre. La reine dauphine s'en alla chez elle: elle y trouva madame de Clèves et quelques au-

tres dames qui étoient le plus dans sa familiarité.

Comme il étoit déjà assez tard, et qu'elle n'étoit point habillée, elle n'alla pas chez la reine, elle fit dire qu'on ne la voyoit point, et fit apporter ses pierreries, afin d'en choisir pour le bal du maréchal de Saint-André, et pour en donner à madame de Clèves, à qui elle en avoit promis. Comme elles étoient dans cette occupation, le prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendoit toutes les entrées libres. La reine Dauphine lui dit, qu'il venoit sans doute de chez le roi son mari, et lui demanda ce que l'on y faisoit. L'on dispute contre M. de Nemours, madame, répondit-il; et il défend avec tant de chaleur la cause qu'il soutient, qu'il faut que ce soit la sienne. Je crois qu'il a quelque maîtresse qui lui donne de l'inquiétude quand elle est au bal, tant il trouve que c'est une chose fâcheuse pour un amant, que d'y voir la personne qu'il aime.

Comment, reprit madame la Dauphine, M. de Nemours ne veut pas que sa maîtresse aille au bal? J'avois bien cru que les maris pouvoient souhaiter que leurs femmes n'y allassent pas; mais, pour les amans,

je n'avois jamais pensé qu'ils pussent être de ce sentiment. M. de Nemours trouve, répliqua le prince de Condé, que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les amans, soit qu'ils soient aimés, ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours, qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant; qu'elles en sont entièrement occupées; que ce soin de se parer est pour tout le monde, aussi bien que pour celui qu'elles aiment; que lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent; que quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit aussi que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée; que plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien: enfin, il trouve qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est, et de n'y être pas.

Madame de Clèves ne faisoit pas semblant d'entendre ce que disoit le prince de Condé; mais elle l'écoutoit avec attention. Elle jugeoit aisément quelle part elle avoit à l'opinion que soutenoit M. de Nemours, et surtout à ce qu'il disoit du chagrin de n'être pas au bal où étoit sa maîtresse, parce qu'il ne devoit pas être à celui du maréchal de Saint-André, et que le roi l'envoyoit au-devant du duc de Ferrare.

La reine Dauphine rioit avec le prince de Condé, et n'approuvoit pas l'opinion de M. de Nemours. Il n'y a qu'une occasion, madame, lui dit ce prince, où M. de Nemours consente que sa maîtresse aille au bal, c'est lorsque c'est lui qui le donne; et il dit que l'année passée qu'il en donna un à votre Majesté, il trouva que sa maîtresse lui faisoit une faveur d'y venir, quoiqu'elle ne semblât que vous y suivre; que c'est toujours faire une grace à un amant, que d'aller prendre sa part à un plaisir qu'il donne; que c'est aussi une chose agréable pour l'amant, que sa maîtresse le voie le maître d'un lieu où est toute la cour, et qu'elle le voie se bien acquitter d'en faire les honneurs. M. de Nemours avoit raison, dit la reine Dauphine en souriant, d'ap-

prouver que sa maîtresse allât au bal. Il y avoit alors un si grand nombre de femmes à qui il donnoit cette qualité, que, si elles n'y fussent point venues, il y auroit eu peu de monde.

Sitôt que le prince de Condé avoit commencé à conter les sentimens de M. de Nemours sur le bal, madame de Clèves avoit senti une grande envie de ne point aller à celui du maréchal de Saint-André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne falloit pas aller chez un homme dont on étoit aimée; et elle fut bien aise d'avoir une raison de sévérité pour faire une chose qui étoit une faveur pour M. de Nemours; elle emporta néanmoins la parure que lui avoit donnée la reine Dauphine; mais le soir, lorsqu'elle la montra à sa mère, elle lui dit qu'elle n'avoit pas dessein de s'en servir; que le maréchal de Saint-André prenoit tant de soin de faire voir qu'il étoit attaché à elle, qu'elle ne doutoit point qu'il ne voulût aussi faire croire qu'elle auroit part au divertissement qu'il devoit donner au roi, et que, sous prétexte de faire les honneurs de chez lui, il lui rendroit des soins dont peut-être elle seroit embarrassée.

Madame de Chartres combattit quelque

temps l'opinion de sa fille, comme la trouvant particulière : mais, voyant qu'elle s'y opiniâtroit, elle s'y rendit, et lui dit qu'il falloit donc qu'elle fît la malade pour avoir un prétexte de n'y pas aller, parce que les raisons qui l'en empêchoient ne seroient pas approuvées, et qu'il falloit même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Madame de Clèves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle, pour ne point aller dans un lieu où M. de Nemours ne devoit pas être ; et il partit sans avoir le plaisir de savoir qu'elle n'iroit pas.

Il revint le lendemain du bal, et sut qu'elle ne s'y étoit pas trouvée ; mais, comme il ne savoit pas que l'on eût redit devant elle la conversation de chez le roi Dauphin, il étoit bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain, comme il étoit chez la reine et qu'il parloit à madame la Dauphine, madame de Chartres et madame de Clèves y vinrent, et s'approchèrent de cette princesse. Madame de Clèves étoit un peu négligée, comme une personne qui s'étoit trouvée mal ; mais son visage ne répondoit pas à son habillement. Vous voilà si belle, lui dit madame la Dau-

phine, que je ne saurois croire que vous ayiez été malade. Je pense que M. le prince de Condé, en vous contant l'avis de M. de Nemours sur le bal, vous a persuadé que vous feriez une faveur au maréchal de Saint-André d'aller chez lui, et que c'est ce qui vous a empêchée d'y venir. Madame de Clèves rougit de ce que madame la Dauphine devinoit si juste, et de ce qu'elle disoit, devant M. de Nemours, ce qu'elle avoit deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pourquoi sa fille n'avoit point voulu aller au bal; et pour empêcher que M. de Nemours ne le jugeât aussi bien qu'elle, elle prit la parole avec un air qui sembloit être appuyé sur la vérité. Je vous assure, madame, dit-elle à madame la Dauphine, que votre Majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle étoit véritablement malade; mais je crois que si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre et de se montrer aussi changée qu'elle étoit, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. Madame la Dauphine crut ce que disoit madame de Chartres: M. de

Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence : néanmoins la rougeur de madame de Clèves lui fit soupçonner que ce que madame la Dauphine avoit dit, n'étoit pas entièrement éloigné de la vérité. Madame de Clèves avoit d'abord été fâchée que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'étoit lui qui l'avoit empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Quoique l'assemblée de Cercamp eût été rompue, les négociations pour la paix avoient toujours continué, et les choses s'y disposèrent d'une telle sorte, que sur la fin de février, on se rassembla à Câteau-Cambresis. Les mêmes députés y retournèrent, et l'absence du maréchal de St.-André défit M. de Nemours du rival qui lui étoit plus redoutable, tant par l'attention qu'il avoit à observer ceux qui approchoient madame de Clèves, que par le progrès qu'il pouvoit faire auprès d'elle.

Madame de Chartres n'avoit pas voulu laisser voir à sa fille qu'elle connoissoit ses sentimens pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avoit

envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui; elle lui en dit du bien, et y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avoit d'être incapable de devenir amoureux, et sur ce qu'il ne se faisoit qu'un plaisir et non pas un attachement sérieux du commerce des femmes. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que l'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la reine Dauphine; je vois même qu'il y va très-souvent, et je vous conseille d'éviter autant que vous pourrez de lui parler, et surtout en particulier, parce que madame la Dauphine vous traitant comme elle fait, on diroit bientôt que vous êtes leur confidente, et vous savez combien cette réputation est désagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez madame la Dauphine, afin de ne vous pas trouver mêlée dans des aventures de galanterie.

Madame de Clèves n'avoit jamais ouï parler de M. de Nemours et de madame la Dauphine : elle fut si surprise de ce que lui dit sa mère; et elle crut si bien voir combien elle s'étoit trompée dans tout ce qu'elle avoit pensé des sentimens

de ce prince, qu'elle en changea de visage. Madame de Chartres s'en aperçut; il vint du monde dans ce moment, madame de Clèves s'en alla chez elle, et s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connoître, par ce que lui venoit de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenoit à M. de Nemours: elle n'avoit encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentimens qu'elle avoit pour lui, étoient ceux que M. de Clèves lui avoit tant demandés; elle trouva combien il étoit honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritoit. Elle se sentit blessée et embarrassée de la crainte que M. de Nemours ne la voulût faire servir de prétexte à madame la Dauphine; et cette pensée la détermina à conter, à madame de Chartres, ce qu'elle ne lui avoit point encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre pour exécuter ce qu'elle avoit résolu; mais elle trouva que madame de Chartres avoit un peu de fièvre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler. Ce mal paroissoit néanmoins si peu de chose, que madame de Clèves ne laissa pas d'aller l'après-

dînée chez madame la Dauphine; elle étoit dans son cabinet avec deux ou trois dames qui étoient le plus avant dans sa familiarité. Nous parlions de M. de Nemours, lui dit cette reine en la voyant, et nous admirions combien il est changé depuis son retour de Bruxelles; avant d'y aller, il avoit un nombre infini de maîtresses, et c'étoit même un défaut en lui, car il ménageoit également celles qui avoient du mérite et celles qui n'en avoient pas : depuis qu'il est revenu, il ne reconnoît ni les unes ni les autres; il n'y a jamais eu un si grand changement; je trouve même qu'il y en a dans son humeur, et qu'il est moins gai que de coutume.

Madame de Clèves ne répondit rien, et elle pensoit avec honte qu'elle auroit pris tout ce que l'on disoit du changement de ce prince pour des marques de sa passion, si elle n'avoit point été détrompée. Elle se sentoit quelque aigreur contre madame la Dauphine, de lui voir chercher des raisons, et s'étonner d'une chose dont apparemment elle savoit mieux la vérité que personne. Elle ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque chose; et, comme les autres dames s'éloignèrent, elle s'approcha

d'elle, et lui dit tout bas : Est-ce aussi pour moi, madame, que vous venez de parler? et voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer de conduite à monsieur de Nemours? Vous êtes injuste, lui dit madame la Dauphine; vous savez que je n'ai rien de caché pour vous. Il est vrai que M. de Nemours, avant d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssoit pas; mais depuis qu'il est revenu, il ne m'a pas même paru qu'il se souvînt des choses qu'il avoit faites; et j'avoue que j'ai de la curiosité de savoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajouta-t-elle; le vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir, et je saurai, par ce moyen, ce qui a fait ce changement. Madame la Dauphine parla d'un air qui persuada madame de Clèves; et elle se trouva malgré elle dans un état plus calme et plus doux que celui où elle étoit auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mère, elle sut qu'elle étoit beaucoup plus mal qu'elle ne l'avoit laissée. La fièvre avoit redoublé, et les jours suivans elle augmenta de telle

sorte, qu'il parut que ce seroit une maladie considérable. Madame de Clèves étoit dans une affliction extrême, elle ne sortoit point de la chambre de sa mère : M. de Clèves y passoit aussi presque tous les jours, et par l'intérêt qu'il prenoit à madame de Chartres, et pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse, mais pour avoir aussi le plaisir de la voir : sa passion n'étoit point diminuée.

M. de Nemours, qui avoit toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avoit cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant la maladie de madame de Chartres, ce prince trouva le moyen de voir plusieurs fois madame de Clèves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchoit même à des heures où il savoit bien qu'il n'y étoit pas; et sous le prétexte de l'attendre, il demeuroit dans l'antichambre de madame de Chartres, où il y avoit toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Clèves y venoit souvent, et pour être affligée, elle n'en paroissoit pas moins belle à M. de Nemours. Il lui faisoit voir combien il prenoit d'intérêt à son affliction, et il lui en parloit

avec un air si doux et si soumis, qu'il la persuadoit aisément que ce n'étoit pas de madame la Dauphine dont il étoit amoureux.

Elle ne pouvoit s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir: mais quand elle ne le voyoit plus, et qu'elle pensoit que ce charme qu'elle trouvoit dans sa vue étoit le commencement des passions, il s'en falloit peu qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui donnoit cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu et de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde, et appeler madame de Clèves.

Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main, le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer: je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour

vous conduire. Il y a déjà long-temps que je me suis aperçue de cette inclination; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connoissez que trop présentement, vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre mari, songez à ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille, retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles : quelqu'affreux qu'ils vous paroissent d'abord, ils seront plus doux dans la suite que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvoient obliger à ce que je souhaite, je vous dirois que si quelque chose étoit capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce seroit de vous voir tomber comme les autres femmes; mais si ce malheur doit vous arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.

Madame de Clèves fondoit en larmes sur la main de sa mère qu'elle tenoit serrée entre les siennes, et madame de Chartres se sentant touchée elle-même : adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire.

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles, et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter, ni parler davantage. Madame de Clèves sortit de la chambre de sa mère en l'état que l'on peut s'imaginer, et madame de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui étoit la seule chose à quoi elle se sentoit attachée.

Madame de Clèves étoit dans une affliction extrême ; son mari ne la quittoit point, et sitôt que madame de Chartres fut expirée, il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faisoit qu'aigrir sa douleur. On n'en a jamais vu de pareille : quoique la tendresse et la reconnoissance y eussent la plus grande part, le besoin qu'elle sentoit qu'elle avoit de sa

mère, pour se défendre contre M. de Nemours, ne laissoit pas d'y en avoir beaucoup. Elle se trouvoit malheureuse d'être abandonnée à elle-même, dans un temps où elle étoit si peu maîtresse de ses sentimens, et où elle eût tant souhaité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre et lui donner de la force. La manière dont M. de Clèves en usoit pour elle, lui faisoit souhaiter plus fortement que jamais, de ne manquer à rien de ce qu'elle lui devoit. Elle lui témoignoit aussi plus d'amitié et plus de tendresse qu'elle n'avoit encore fait; elle ne vouloit point qu'il la quittât; et il lui sembloit qu'à force de s'attacher à lui, il la défendoit contre M. de Nemours.

Ce prince vint voir M. de Clèves à la campagne: il fit ce qu'il put pour rendre aussi une visite à madame de Clèves; mais elle ne la voulut point recevoir; et sentant bien qu'elle ne pouvoit s'empêcher de le trouver aimable, elle avoit pris une forte résolution de s'empêcher de le voir, et d'en éviter toutes les occasions qui dépendroient d'elle.

M. de Clèves vint à Paris pour faire sa cour, et promit à sa femme de s'en retourner le lendemain; il ne revint néanmoins

que le jour d'après. Je vous attendis tout hier, lui dit madame de Clèves, lorsqu'il arriva; et je vous dois faire des reproches de n'être pas venu comme vous me l'aviez promis. Vous savez que si je pouvois sentir une nouvelle affliction en l'état où je suis, ce seroit la mort de madame de Tournon, que j'ai apprise ce matin : j'en aurois été touchée quand je ne l'aurois point connue; c'est toujours une chose digne de pitié, qu'une femme jeune et belle comme celle-là soit morte en deux jours; mais de plus, c'étoit une des personnes du monde qui me plaisoit davantage, et qui paroissoit avoir autant de sagesse que de mérite.

Je fus très-fâché de ne pas revenir hier, répondit M. de Clèves; mais j'étois si nécessaire à la consolation d'un malheureux, qu'il m'étoit impossible de le quitter. Pour madame de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée, si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse, et digne de votre estime. Vous m'étonnez, reprit madame de Clèves; et je vous ai ouï dire plusieurs fois, qu'il n'y avoit point de femme à la cour que vous estimassiez davantage. Il est vrai, répondit-il, mais les femmes sont incompréhensibles; et quand

je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir, que je ne saurois assez admirer mon bonheur. Vous m'estimez plus que je ne vaux, répliqua madame de Clèves en soupirant, et il n'est pas encore temps de me trouver digne de vous. Apprenez-moi, je vous en supplie, ce qui vous a détrompé de madame de Tournon. Il y a long-temps que je le suis, répliqua-t-il, et que je sais qu'elle aimoit le comte de Sancerre, à qui elle donnoit des espérances de l'épouser. Je ne saurois croire, interrompit madame de Clèves, que madame de Tournon, après cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, et après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. Si elle n'en eût donné qu'à lui, répliqua M. de Clèves, il ne faudroit pas s'étonner; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnoit aussi à Estouteville dans le même temps; et je vais vous apprendre toute cette histoire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA PRINCESSE DE CLÈVES.

SECONDE PARTIE.

Vous savez l'amitié qu'il y a entre Sancerre et moi; néanmoins il devint amoureux de madame de Tournon il y a environ deux ans, et me le cacha avec beaucoup de soin, aussi bien qu'à tout le reste du monde; j'étois bien éloigné de le soupçonner. Madame de Tournon paroissoit encore inconsolable de la mort de son mari, et vivoit dans une retraite austère. La sœur de Sancerre étoit presque la seule personne qu'elle vît, et c'étoit chez elle qu'il en étoit devenu amoureux.

Un soir qu'il devoit y avoir une comédie au Louvre, et que l'on n'attendoit plus que le roi et madame de Valentinois pour commencer, l'on vint dire qu'elle s'étoit trouvée mal, et que le roi ne viendroit pas. On jugea aisément que le mal de cette duchesse étoit quelque démêlé avec le roi:

nous savions les jalousies qu'il avoit eues du maréchal de Brissac pendant qu'il avoit été à la cour; mais il étoit retourné en Piémont depuis quelques jours, et nous ne pouvions imaginer le sujet de cette brouillerie.

Comme j'en parlois avec Sancerre, M. d'Anville arriva dans la salle, et me dit tout bas, que le roi étoit dans une affliction et dans une colère qui faisoient pitié; qu'en un raccommodement qui s'étoit fait entre lui et madame de Valentinois, il y avoit quelques jours, sur des démêlés qu'ils avoient eus pour le maréchal de Brissac, le roi lui avoit donné une bague, et l'avoit priée de la porter; que pendant qu'elle s'habilloit pour venir à la comédie, il avoit remarqué qu'elle n'avoit point cette bague, et lui en avoit demandé la raison; qu'elle avoit paru étonnée de ne la pas avoir; qu'elle l'avoit demandée à ses femmes, lesquelles par malheur, ou faute d'être bien instruites, avoient répondu qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avoient vue.

Ce temps est précisément celui du départ du maréchal de Brissac, continua M. d'Anville: le roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague, en lui disant

adieu. Cette pensée a réveillé si vivement toute cette jalousie, qui n'étoit pas encore bien éteinte, qu'il s'est emporté contre son ordinaire, et lui a fait mille reproches. Il vient de rentrer chez lui très-affligé ; mais je ne sais s'il l'est davantage de l'opinion que madame de Valentinois a sacrifié sa bague, que de la crainte de lui avoir déplu par sa colère.

Sitôt que M. d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle, je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre: je la lui dis comme un secret que l'on venoit de me confier, et dont je lui défendois de parler.

Le lendemain matin j'allai d'assez bonne heure chez ma belle-sœur, je trouvai madame de Tournon au chevet de son lit: elle n'aimoit pas madame de Valentinois, et elle savoit bien que ma belle-sœur n'avoit pas sujet de s'en louer. Sancerre avoit été chez elle au sortir de la comédie. Il lui avoit appris la brouillerie du roi avec cette duchesse; et madame de Tournon étoit venue la conter à ma belle-sœur, sans savoir ou sans faire réflexion que c'étoit moi qui l'avois apprise à son amant.

Sitôt que je m'approchai de ma belle-

sœur, elle dit à madame de Tournon que l'on pouvoit me confier ce qu'elle venoit de lui dire; et sans attendre la permission de madame de Tournon, elle me conta mot pour mot ce que j'avois dit à Sancerre le soir précédent. Vous pouvez juger comme j'en fus étonné. Je regardai madame de Tournon, elle me parut embarrassée. Son embarras me donna du soupçon; je n'avois dit la chose qu'à Sancerre, il m'avoit quitté au sortir de la comédie, sans m'en dire la raison; je me souvins de lui avoir ouï extrêmement louer madame de Tournon. Toutes ces choses m'ouvrirent les yeux, et je n'eus pas de peine à démêler qu'il avoit une galanterie avec elle, et qu'il l'avoit vue depuis qu'il m'avoit quitté.

Je fus si piqué de voir qu'il me cachoit cette aventure, que je dis plusieurs choses qui firent connoître à madame de Tournon l'imprudence qu'elle avoit faite: je la remis à son carrosse; et je l'assurai en la quittant, que j'enviois le bonheur de celui qui lui avoit appris la brouillerie du roi et de madame de Valentinois.

Je m'en allai à l'heure même trouver Sancerre: je lui fis des reproches, et je

lui dis que je savois sa passion pour madame de Tournon, sans lui dire comment je l'avois découverte : il fut contraint de me l'avouer. Je lui contai ensuite ce qui me l'avoit apprise, et il m'apprit aussi le détail de leur aventure : il me dit que, quoiqu'il fût cadet de sa maison, et très-éloigné de pouvoir prétendre à un aussi bon parti, néanmoins elle étoit résolue de l'épouser. L'on ne peut être plus surpris que je le fus. Je dis à Sancerre de presser la conclusion de son mariage, et qu'il n'y avoit rien qu'il ne dût craindre d'une femme qui avoit l'artifice de soutenir aux yeux du public, un personnage si éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avoit été véritablement affligée; mais que l'inclination qu'elle avoit eue pour lui avoit surmonté cette affliction, et qu'elle n'avoit pu laisser paroître tout d'un coup un si grand changement. Il me dit encore plusieurs autres raisons pour l'excuser, qui me firent voir à quel point il en étoit amoureux : il m'assura qu'il la feroit consentir que je susse la passion qu'il avoit pour elle, puisqu'aussi bien c'étoit elle-même qui me l'avoit apprise. Il l'y obligea en effet, quoiqu'avec beaucoup

de peine, et je fus ensuite très-avant dans leur confidence.

Je n'ai jamais vu une femme avoir une conduite si honnète et si agréable à l'égard de son amant; néanmoins j'étois toujours choqué de son affectation à paroître encore affligée. Sancerre étoit si amoureux, et si content de la manière dont elle en usoit pour lui, qu'il n'osoit quasi la presser de conclure leur mariage, de peur qu'elle ne crût qu'il le souhaitoit plutôt par intérêt, que par une véritable passion. Il lui en parla toutefois, et elle lui parut résolue à l'épouser; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivoit, et à se remettre dans le monde: elle venoit chez ma belle-sœur à des heures où une partie de la cour s'y trouvoit. Sancerre n'y venoit que rarement; mais ceux qui y étoient tous les soirs, et qui l'y voyoient souvent, la trouvoient très-aimable.

Peu de temps après qu'elle eut commencé à quitter la solitude, Sancerre crut voir quelque refroidissement dans la passion qu'elle avoit pour lui. Il m'en parla plusieurs fois, sans que je fisse aucun fondement sur ses plaintes; mais à la fin, comme il me dit qu'au lieu d'achever leur

mariage elle sembloit l'éloigner, je commençai à croire qu'il n'avoit pas tort d'avoir de l'inquiétude : je lui répondis que quand la passion de madame de Tournon diminueroit après avoir duré deux ans, il ne faudroit pas s'en étonner; que, quand même sans être diminuée elle ne seroit pas assez forte pour l'obliger à l'épouser, il ne devroit pas s'en plaindre; que ce mariage à l'égard du public, lui feroit un extrême tort, non-seulement parce qu'il n'étoit pas un assez bon parti pour elle, mais par le préjudice qu'il apporteroit à sa réputation : qu'ainsi tout ce qu'il pouvoit souhaiter, étoit qu'elle ne le trompât point et qu'elle ne lui donnât pas de fausses espérances. Je lui dis encore, que si elle n'avoit pas la force de l'épouser, ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimoit quelque autre, il ne falloit point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignît; mais qu'il devroit conserver pour elle de l'estime et de la reconnoissance.

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrois pour moi-même; car la sincérité me touche d'une telle sorte, que je crois que si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouoient que quelqu'un leur

plût, j'en serois affligé sans en être aigri. Je quitterois le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre.

Ces paroles firent rougir madame de Clèves, et elle y trouva un certain rapport avec l'état où elle étoit, qui la surprit, et qui lui donna un trouble dont elle fut long-temps à se remettre.

Sancerre parla à madame de Tournon, continua monsieur de Clèves, il lui dit tout ce que je lui avois conseillé; mais elle le rassura avec tant de soin, et parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entièrement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il alloit faire, et qui devoit être assez long: mais elle se conduisit si bien jusqu'à son départ, et en parut si affligée, que je crus aussi bien que lui qu'elle l'aimoit véritablement. Il partit il y a environ trois mois: pendant son absence j'ai peu vu madame de Tournon, vous m'avez entièrement occupé, et je savois seulement qu'il devoit bientôt revenir.

Avant-hier en arrivant à Paris, j'appris qu'elle étoit morte: j'envoyai savoir chez lui si on n'avoit point eu de ses nouvelles,

on me manda qu'il étoit arrivé dès la veille, qui étoit précisément le jour de la mort de madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverois; mais son affliction passoit de beaucoup ce que je m'en étois imaginé.

Je n'ai jamais vu une douleur si profonde et si tendre; dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa en fondant en larmes. Je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte, je n'en étois pas digne, mais je la suivrai bientôt.

Après cela il se tut, et puis de temps en temps, redisant toujours elle est morte, et je ne la verrai plus, il revenoit aux cris et aux larmes, et demeuroit comme un homme qui n'avoit plus de raison. Il me dit qu'il n'avoit pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence, mais qu'il ne s'en étoit pas étonné, parce qu'il la connoissoit, et qu'il savoit la peine qu'elle avoit à hasarder ses lettres. Il ne doutoit point qu'il ne l'eût épousée à son retour, il la regardoit comme la plus aimable et la plus fidèle personne qui eût jamais été; il s'en croyoit tendrement aimé, il la perdoit dans le moment qu'il pensoit s'attacher à

elle pour jamais. Toutes ces pensées le plongeoient dans une affliction violente, dont il étoit entièrement accablé, et j'avoue que je ne pouvois m'empêcher d'en être touché.

Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le roi, je lui promis que je reviendrois bientôt. Je revins en effet, et je ne fus jamais si surpris, que de le trouver tout différent de ce que je l'avois quitté. Il étoit debout dans sa chambre avec un visage furieux, marchant et s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même. Venez, venez, me dit-il, venez voir l'homme du monde le plus désespéré, je suis plus malheureux mille fois que je n'étois tantôt, et ce que je viens d'apprendre de madame de Tournon est pire que sa mort.

Je crus que la douleur le troubloit entièrement, et je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût quelque chose de pire que la mort d'une maîtresse que l'on aime, et dont on est aimé. Je lui dis que tant que son affliction avoit eu des bornes, je l'avois approuvée, et que j'y étois entré; mais que je ne le plaindrois plus s'il s'abandonnoit au désespoir, et s'il perdoit la raison.

Je serois trop heureux de l'avoir perdue, et la vie aussi, s'écria-t-il : madame de Tournon m'étoit infidèle, et j'apprends son infidélité et sa trahison le lendemain que j'appris sa mort, dans un temps où mon ame est remplie et pénétrée de la plus vive douleur et du plus tendre amour que l'on ait jamais senti : dans un temps où son idée est dans mon cœur comme la plus parfaite chose qui ait jamais été, et la plus parfaite à mon égard; je trouve que je me suis trompé, et qu'elle ne mérite pas que je la pleure; cependant j'ai la même affliction de sa mort, que si elle m'étoit fidèle, et je sens son infidélité comme si elle n'étoit point morte. Si j'avois appris son changement avant sa mort, la jalousie, la colère, la rage m'auroient rempli et m'auroient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler ni la haïr.

Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disoit Sancerre : je lui demandai comment il avoit su ce qu'il venoit de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étois sorti de sa chambre, Estouteville, qui est son ami intime, mais qui ne savoit

rien de son amour pour madame de Tournon, l'étoit venu voir; que d'abord qu'il avoit été assis, il avoit commencé à pleurer, et qu'il lui avoit dit qu'il lui demandoit pardon de lui avoir caché ce qu'il lui alloit apprendre; qu'il le prioit d'avoir pitié de lui; qu'il venoit lui ouvrir son cœur, et qu'il voyoit l'homme du monde le plus affligé de la mort de madame de Tournon.

Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris, que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étois plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, et m'a dit qu'il étoit amoureux d'elle depuis six mois, qu'il avoit toujours voulu me le dire; mais qu'elle le lui avoit défendu expressément, et avec tant d'autorité, qu'il n'avoit osé lui désobéir; qu'il lui avoit plu quasi dans le même temps qu'il l'avoit aimée; qu'ils avoient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avoit jamais été chez elle publiquement, qu'il avoit eu le plaisir de la consoler de la mort de son mari, et qu'enfin il l'alloit épouser dans le temps qu'elle étoit morte; mais que ce mariage, qui étoit un effet de pas-

sion, auroit paru un effet de devoir et d'obéissance; qu'elle avoit gagné son père pour se faire commander de l'épouser, afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans sa conduite, qui avoit été si éloignée de se remarier.

Tant qu'Estouteville m'a parlé, me dit Sancerre, j'ai ajouté foi à ses paroles, parce que j'y ai trouvé de la vraisemblance, et que le temps où il m'a dit qu'il avoit commencé à aimer madame de Tournon, est précisément celui où elle m'a paru changée; mais un moment après je l'ai cru un menteur, ou du moins un visionnaire: j'ai été prêt à le lui dire; j'ai pensé ensuite à vouloir m'éclaircir; je l'ai questionné, je lui ai fait paroître des doutes: enfin, j'ai tant fait pour m'assurer de mon malheur, qu'il m'a demandé si je connoissois l'écriture de madame de Tournon; il a mis sur mon lit quatre de ses lettres et son portrait: mon frère est entré dans ce moment. Estouteville avoit le visage si plein de larmes, qu'il a été contraint de sortir pour ne se pas laisser voir; il m'a dit, qu'il reviendroit ce soir requérir ce qu'il me laissoit, et moi je chassai mon frère, sur le prétexte de me trouver mal,

par l'impatience de voir ces lettres que l'on m'avoit laissées, et espérant d'y trouver quelque chose qui ne me persuaderoit pas tout ce qu'Estouteville venoit de me dire. Mais hélas! que n'y ai-je point trouvé? Quelle tendresse! quels sermens! quelles assurances de l'épouser! quelles lettres? Jamais elle ne m'en a écrit de semblables. Ainsi, ajouta-t-il, j'éprouve à la fois la douleur de la mort, et celle de l'infidélité: ce sont deux maux que l'on a souvent comparés, mais qui n'ont jamais été sentis en même temps par la même personne. J'avoue à ma honte, que je sens encore plus sa perte que son changement; je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Si elle vivoit, j'aurois le plaisir de lui faire des reproches, et de me venger d'elle, en lui faisant connoître son injustice; mais je ne la verrai plus, reprenoit-il, je ne la verrai plus; ce mal est le plus grand de tous les maux: je souhaiterois de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait! si elle revenoit, elle vivroit pour Estouteville. Que j'étois heureux hier! s'écrioit-il, que j'étois heureux! j'étois l'homme du monde le plus affligé, mais mon affliction étoit raison-

nable, et je trouvois quelque douceur à penser que je ne devois jamais me consoler; aujourd'hui tous mes sentimens sont injustes: je paie à une passion feinte qu'elle a eue pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable. Je ne puis ni haïr, ni aimer sa mémoire, je ne puis me consoler ni m'affliger: du moins, me dit-il, en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Estouteville: son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'étois amoureux de madame de Tournon; s'il l'eût su, il ne s'y seroit peut-être pas attaché, elle ne m'auroit pas été infidèle; il est venu me chercher pour me confier sa douleur: il me fait pitié. Hé! c'est avec raison, s'écrioit-il. Il aimoit madame de Tournon, il en étoit aimé, et il ne la verra jamais: je sens bien néanmoins que je ne saurois m'empêcher de le haïr. Et encore une fois, je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point.

Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regretter madame de Tournon, à lui parler

et à lui dire les choses du monde les plus tendres : il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches et aux imprécations contre elle. Comme je le vis dans un état si violent, je connus bien qu'il me falloit quelque secours pour m'aider à calmer son esprit : j'envoyai querir son frère que je venois de quitter chez le roi : j'allai lui parler dans l'antichambre avant qu'il entrât, et je lui contai l'état où étoit Sancerre. Nous donnâmes des ordres pour empêcher qu'il ne vît Estouteville, et nous employâmes une partie de la nuit à tâcher de le rendre capable de raison. Ce matin je l'ai encore trouvé plus affligé : son frère est demeuré auprès de lui, et je suis revenu auprès de vous.

L'on ne peut être plus surprise que je suis, dit alors madame de Clèves, et je croyois madame de Tournon incapable d'amour et de tromperie. L'adresse et la dissimulation, reprit M. de Clèves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées. Remarquez que quand Sancerre crut qu'elle étoit changée pour lui, elle l'étoit véritablement, et qu'elle commençoit à aimer Estouteville. Elle disoit à ce dernier, qu'il la consoloit de la mort de son mari,

et que c'étoit lui qui étoit cause qu'elle quittoit cette grande retraite; et il paroissoit à Sancerre que c'étoit parce que nous avions résolu qu'elle ne témoigneroit plus d'être si affligée. Elle faisoit valoir à Estouteville de cacher leur intelligence, et de paroître obligée à l'épouser par le commandement de son père, comme un effet du soin qu'elle avoit de sa réputation, et c'étoit pour abandonner Sancerre, sans qu'il eût sujet de s'en plaindre. Il faut que je m'en retourne, continua M. de Clèves, pour voir ce malheureux, et je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est temps que vous voyiez le monde et que vous receviez ce nombre infini de visites dont aussi bien vous ne sauriez vous dispenser.

Madame de Clèves consentit à son retour, et elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur M. de Nemours qu'elle n'avoit été: tout ce que lui avoit dit madame de Chartres en mourant, et la douleur de sa mort avoient fait une suspension à ses sentimens, qui lui faisoit croire qu'ils étoient entièrement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, madame la Dauphine la vint voir; et après

lui avoir témoigné la part qu'elle avoit prise à son affliction, elle lui dit que, pour la détourner de ses tristes pensées, elle vouloit l'instruire de tout ce qui s'étoit passé à la cour pendant son absence : elle lui conta ensuite plusieurs choses particulières. Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que M. de Nemours est passionnément amoureux, et que ses amis les plus intimes, non-seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une couronne.

Madame la Dauphine conta ensuite tout ce qui s'étoit passé sur l'Angleterre. J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de M. d'Anville, et il m'a dit ce matin que le roi envoya querir hier au soir M. de Nemours, sur des lettres de Lignerolles, qui demande à revenir, et qui écrit au roi qu'il ne peut plus soutenir, auprès de la reine d'Angleterre, les retardemens de M. de Nemours; qu'elle commence à s'en offenser, et qu'encore qu'elle

n'eût point donné de parole positive, elle en avoit assez dit pour faire hasarder un voyage. Le roi lut cette lettre à M. de Nemours, qui au lieu de parler sérieusement, comme il avoit fait dans les commencemens, ne fit que rire, que badiner et se moquer des espérances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamneroit son imprudence, s'il hasardoit d'aller en Angleterre comme un prétendu mari de la reine, sans être assuré du succès. Il me semble aussi, ajouta-t-il, que je prendrois mal mon temps de faire ce voyage, présentement que le roi d'Espagne fait de si grandes instances pour épouser cette reine. Ce ne seroit peut-être pas un rival bien redoutable dans une galanterie; mais je pense que dans un mariage, votre Majesté ne me conseilleroit pas de lui disputer quelque chose. Je vous le conseillerois en cette occasion, reprit le roi, mais vous n'auriez rien à lui disputer: je sais qu'il a d'autres pensées; et quand il n'en auroit pas, la reine Marie s'est trop mal trouvée du joug de l'Espagne, pour croire que sa sœur le veuille reprendre, et qu'elle se laisse éblouir par l'éclat de tant de couronnes jointes ensemble. Si elle ne s'en

laisse pas éblouir, répartit M. de Nemours, il y a apparence qu'elle voudra se rendre heureuse par l'amour. Elle a aimé lord Courtenay il y a déjà quelques années : il étoit aussi aimé de la reine Marie, qui l'auroit épousé du consentement de toute l'Angleterre, sans qu'elle connût que la jeunesse et la beauté de sa sœur Élisabeth le touchoient davantage que l'espérance de régner. Votre Majesté sait que les violentes jalousies qu'elle en eut, la portèrent à les mettre l'un et l'autre en prison, à exiler ensuite lord Courtenay et la déterminèrent enfin à épouser le roi d'Espagne. Je crois qu'Elisabeth, qui est présentement sur le trône, rappellera bientôt ce lord, et qu'elle choisira un homme qu'elle a aimé, qui est fort aimable, qui a tant souffert pour elle, plutôt qu'un autre qu'elle n'a jamais vu. Je serois de votre avis, répartit le roi, si Courtenay vivoit encore ; mais j'ai su depuis quelques jours qu'il est mort à Padoue, où il étoit relégué. Je vois bien, ajouta-t-il, en quittant M. de Nemours, qu'il faudroit faire votre mariage comme on feroit celui de M. le Dauphin, et envoyer épouser la reine d'Angleterre par des ambassadeurs.

M. d'Anville et M. le Vidame qui étoient chez le roi avec M. de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé qui le détourne d'un si grand dessein. Le Vidame qui le voit de plus près que personne, a dit à madame de Martigues que ce prince est tellement changé, qu'il ne le reconnoît plus; et ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce, ni aucunes heures particulières où il se dérobe, en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime; et c'est ce qui fait méconnoître M. de Nemours de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour.

Quel poison pour madame de Clèves, que le discours de madame la Dauphine! Le moyen de ne se pas reconnoître pour cette personne dont on ne savoit point le nom; et le moyen de n'être pas pénétrée de reconnoissance et de tendresse, en apprenant par une voie qui ne lui pouvoit être suspecte, que ce prince qui touchoit déjà son cœur, cachoit sa passion à tout le monde, et négligeoit, pour l'amour d'elle, les espérances d'une couronne! Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle

sentit, et le trouble qui s'éleva dans son ame. Si madame la Dauphine l'eût regardée avec attention, elle auroit aisément remarqué que les choses qu'elle venoit de dire, ne lui étoient pas indifférentes; mais comme elle n'avoit aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire de réflexion. Monsieur d'Anville, ajouta-t-elle, qui, comme je vous viens de dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui; et il a une si grande opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puisse faire de si grands changemens en M. de Nemours.

Ces dernières paroles de madame la Dauphine donnèrent une autre sorte de trouble à madame de Clèves, que celui qu'elle avoit en quelques momens auparavant. Je serois aisément de l'avis de M. d'Anville, répondit-elle; et il y a beaucoup d'apparence, madame, qu'il ne faut pas moins qu'une princesse telle que vous, pour faire mépriser la reine d'Angleterre. Je vous l'avouerois, si je le savois, repartit madame la Dauphine, et je le saurois, s'il étoit véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui

les causent : elles s'en aperçoivent les premières. M. de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légères complaisances ; mais il y a néanmoins une si grande différence de la manière dont il a vécu avec moi, à celle dont il y vit présentement, que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la couronne d'Angleterre.

Je m'oublie avec vous, ajouta madame la Dauphine, et je ne me souviens pas qu'il faut que j'aille voir Madame. Vous savez que la paix est quasi conclue ; mais vous ne savez pas que le roi d'Espagne n'a voulu passer aucun article qu'à condition d'épouser cette princesse, au lieu du prince don Carlos son fils. Le roi a eu beaucoup de peine à s'y résoudre : enfin, il y a consenti ; et il est allé tantôt annoncer cette nouvelle à Madame. Je crois qu'elle sera inconsolable ; ce n'est pas une chose qui puisse plaire, d'épouser un homme de l'âge et de l'humeur du roi d'Espagne, surtout à elle qui a toute la joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté, et qui s'attendoit d'épouser un jeune prince pour qui elle a de l'inclination, sans l'avoir vu. Je ne sais si le roi



trouvera en elle toute l'obéissance qu'il désire : il m'a chargée de la voir, parce qu'il sait qu'elle m'aime, et qu'il croit que j'aurai quelque pouvoir sur son esprit. Je ferai ensuite une autre visite bien différente, j'irai me réjouir avec Madame, sœur du roi. Tout est arrêté pour son mariage avec M. de Savoye, et il sera ici dans peu de temps. Jamais personne de l'âge de cette princesse n'a eu une joie si entière de se marier. La cour va être plus belle et plus grosse qu'on ne l'a jamais vue ; et malgré votre affliction, il faut que vous veniez nous aider à faire connoître aux étrangers que nous n'avons pas de médiocre beauté.

Après ces paroles, madame la dauphine quitta madame de Clèves ; et le lendemain, le mariage de Madame fut su de tout le monde. Les jours suivans, le roi et les reines allèrent voir madame de Clèves. M. de Nemours, qui avoit attendu son retour avec une extrême impatience, et qui souhaitoit ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit pour aller chez elle l'heure que tout le monde en sortiroit, et qu'apparemment il ne reviendroit plus personne. Il réussit dans son dessein, et

il arriva comme les dernières visites en sortoient.

Cette princesse étoit sur son lit ; il faisoit chaud ; et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuoit pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler. Madame de Clèves n'étoit pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez long-temps le silence.

Enfin, M. de Nemours prit la parole, et lui fit des complimens sur son affliction ; madame de Clèves étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez long-temps de la perte qu'elle avoit faite ; et enfin elle dit que quand le temps auroit diminué la violence de sa douleur, il lui en demeureroit toujours une si forte impression, que son humeur en seroit changée. Les grandes afflictions et les passions violentes, répartit M. de Nemours, font de grands changemens dans l'esprit ; et pour moi, je ne me reconnois pas depuis que je suis revenu de Flandres. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et même madame la Dauphine m'en

parloit encore hier. Il est vrai, répartit madame de Clèves, qu'elle l'a remarqué, et je crois lui en avoir ouï dire quelque chose. Je ne suis pas fâché, madame, répliqua M. de Nemours, qu'elle s'en soit aperçue; mais je voudrois qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles, que par les choses qui ne les regardent point; et n'osant leur faire paroître qu'on les aime, on voudroit du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. L'on voudroit qu'elles sussent qu'il n'y a point de beauté dans quelque rang qu'elle pût être, que l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables: ce qui est difficile, c'est de ne pas s'abandonner au plaisir de les suivre, c'est de les éviter par la peur de laisser paroître au public, et même à elles-mêmes, les sentimens que l'on a pour

elles. Et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on étoit, et de n'avoir plus d'ambition, ni de plaisir, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre.

Madame de Clèves entendoit aisément la part qu'elle avoit à ces paroles. Il lui sembloit qu'elle devoit y répondre et ne les pas souffrir. Il lui sembloit aussi qu'elle ne devoit pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prît pour elle: elle croyoit devoir parler, et croyoit ne devoir rien dire. Le discours de monsieur de Nemours lui plaisoit et l'offensoit presque également: elle y voyoit la confirmation de tout ce que lui avoit fait penser madame la Dauphine: elle y trouvoit quelque chose de galant et de respectueux, mais aussi quelque chose de hardi et de trop intelligible. L'inclination qu'elle avoit pour ce prince, lui donnoit un trouble dont elle n'étoit pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît, donnent plus d'agitation, que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeuroit donc sans répondre; et monsieur de Nemours se seroit aperçu de son silence,

dont il n'auroit peut-être pas tiré de mauvais présages, si l'arrivée de monsieur de Clèves n'eût fini la conversation et sa visite.

Ce prince venoit conter à sa femme des nouvelles de Sancerre; mais elle n'avoit pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle étoit si occupée de ce qui venoit de se passer, qu'à peine pouvoit-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver, elle connut bien qu'elle s'étoit trompée, lorsqu'elle avoit cru n'avoir plus que de l'indifférence pour monsieur de Nemours. Ce qu'il lui avoit dit, avoit fait toute l'impression qu'il pouvoit souhaiter, et l'avoit entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce prince s'accordoient trop bien avec ses paroles, pour laisser quelque doute à cette princesse. Elle ne se flatta plus de l'espérance de ne le pas aimer, elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une entreprise difficile, dont elle connoissoit déjà les peines: elle savoit que le seul moyen d'y réussir, étoit d'éviter la présence de ce prince; et comme son deuil lui donnoit lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour

n'aller plus dans les lieux où il la pouvoit voir. Elle étoit dans une tristesse profonde; la mort de sa mère en paroissoit la cause, et l'on n'en cherchoit point d'autre.

M. de Nemours étoit désespéré de ne la voir presque plus; et sachant qu'il ne la trouveroit dans aucune assemblée, et dans aucun des divertissemens où étoit toute la cour, il ne pouvoit se résoudre d'y paroître; il feignit une grande passion pour la chasse, et il en faisoit des parties les mêmes jours qu'il y avoit des assemblées chez les reines. Une légère maladie lui servit long-temps de prétexte pour demeurer chez lui, et pour éviter d'aller dans tous les lieux où il savoit bien que madame de Clèves ne seroit pas.

M. de Clèves fut malade à-peu-près dans le même temps. Madame de Clèves ne sortit point de sa chambre pendant son mal; mais quand il se porta mieux, qu'il vit du monde, et entr'autres M. de Nemours qui, sur le prétexte d'être encore foible, y passoit la plus grande partie du jour, elle trouva qu'elle n'y pouvoit plus demeurer; elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premières fois qu'il y vint. Il y avoit trop long-temps qu'elle ne l'avoit vu, pour

se résoudre à ne le pas voir. Ce prince trouva le moyen de lui faire entendre par des discours qui ne sembloient que généraux, mais qu'elle entendoit néanmoins, parce qu'ils avoient du rapport à ce qu'il lui avoit dit chez elle, qu'il alloit à la chasse pour rêver, et qu'il n'alloit point aux assemblées, parce qu'elle n'y étoit pas.

Elle exécuta enfin la résolution qu'elle avoit prise de sortir de chez son mari, lorsqu'il y seroit; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce prince vit bien qu'elle le fuyoit, et en fut sensiblement touché.

M. de Clèves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa femme; mais enfin il s'aperçut qu'elle ne vouloit pas être dans sa chambre lorsqu'il y avoit du monde. Il lui en parla; et elle lui répondit qu'elle ne croyoit pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avoit de plus jeune à la cour; qu'elle le supplioit de trouver bon qu'elle menât une vie plus retirée qu'elle n'avoit accoutumée; que la vertu et la présence de sa mère autorisoient beaucoup de choses qu'une femme de son âge ne pouvoit soutenir.

M. de Clèves qui avoit naturellement

beaucoup de douceur et de complaisance pour sa femme, n'en eut pas en cette occasion ; et il lui dit qu'il ne vouloit pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fut prête de lui dire que le bruit étoit dans le monde que M. de Nemours étoit amoureux d'elle ; mais elle n'eut pas la force de le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse raison, et de déguiser la vérité à un homme qui avoit si bonne opinion d'elle.

Quelques jours après, le roi étant chez la reine à l'heure du cercle, l'on parla des horoscopes et des prédictions. Les opinions étoient partagées sur la croyance que l'on y devoit donner. La reine y ajoutoit beaucoup de foi ; elle soutint qu'après tant de choses qui avoient été prédites, et que l'on avoit vu arriver, on ne pouvoit douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenoient, que parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvoient véritables, faisoit bien voir que ce n'étoit qu'un effet du hasard.

J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'avenir, dit le roi, mais on m'a dit tant de choses fausses et si peu vraisemblables,

que je suis demeuré convaincu que l'on ne peut rien savoir de véritable. Il y a quelques années qu'il vint ici un homme d'une grande réputation dans l'astrologie. Tout le monde l'alla voir : j'y allai comme les autres, mais sans lui dire qui j'étois, et je menai M. de Guise et Descars, je les fis passer les premiers. L'astrologue néanmoins s'adressa d'abord à moi, comme s'il m'eût jugé le maître des autres : peut-être qu'il me connoissoit; cependant il me dit une chose qui ne me convenoit pas, s'il m'eût connu. Il me prédit que je serois tué en duel. Il dit ensuite à M. de Guise, qu'il seroit tué par derrière; et à Descars, qu'il auroit la tête cassée d'un coup de pied de cheval. M. de Guise s'offensa quasi de cette prédiction, comme si on l'eût accusé de devoir fuir. Descars ne fut guère satisfait de trouver qu'il devoit finir par un accident si malheureux. Enfin, nous sortîmes tous très-mécontens de l'astrologue. Je ne sais ce qui arrivera à M. de Guise et à Descars, mais il n'y a guère d'apparence que je sois tué en duel. Nous venons de faire la paix, le roi d'Espagne et moi, et quand nous ne l'aurions pas faite, je doute que nous nous battions, et que je le fisse

appeler comme le roi mon père fit appeler Charles-Quint.

Après le malheur que le roi conta qu'on lui avoit prédit, ceux qui avoient soutenu l'astrologie, abandonnèrent le parti, et tombèrent d'accord qu'il n'y falloit donner aucune croyance. Pour moi, dit tout haut M. de Nemours, je suis l'homme du monde qui dois le moins y en avoir; et se tournant vers madame de Clèves auprès de qui il étoit: On m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serois heureux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurois la plus violente et la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, madame, si je dois croire aux prédictions.

Madame la Dauphine qui crut par ce que M. de Nemours avoit dit tout haut, que ce qu'il disoit tout bas étoit quelque fausse prédiction qu'on lui avoit faite, demanda à ce prince ce qu'il disoit à madame de Clèves. S'il eût eu moins de présence d'esprit, il auroit été surpris de cette demande; mais prenant la parole sans hésiter: je lui disois, madame, répondit-il, que l'on m'a prédit que je serois élevé à une si haute fortune, que je n'oserois même y prétendre. Si l'on ne vous a fait que cette

prédiction, répartit madame la Dauphine en souriant, et pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'astrologie, et vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. Madame de Clèves comprit bien ce que vouloit dire madame la Dauphine; mais elle entendoit bien aussi que la fortune dont M. de Nemours vouloit parler, n'étoit pas d'être roi d'Angleterre.

Comme il y avoit déjà un assez long-temps écoulé depuis la mort de sa mère, il falloit qu'elle commençât à paroître dans le monde, et à faire sa cour comme elle avoit accoutumé: elle voyoit M. de Nemours chez madame la Dauphine, elle le voyoit chez M. de Clèves, où il venoit souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se pas faire remarquer; mais elle ne le voyoit plus qu'avec un trouble dont il s'apercevoit aisément.

Quelque application qu'elle eût à éviter ses regards, et à lui parler moins qu'à un autre, il lui échappoit de certaines choses qui partoient d'un premier mouvement qui faisoit juger à ce prince qu'il ne lui étoit pas indifférent. Un homme moins pénétrant que lui, ne s'en fût peut-être pas aperçu; mais il avoit déjà été aimé tant de

fois, qu'il étoit difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimoit. Il voyoit bien que le chevalier de Guise étoit son rival, et ce prince connoissoit que M. de Nemours étoit le sien. Il étoit le seul homme de la cour qui eût démêlé cette vérité : son intérêt l'avoit rendu plus clairvoyant que les autres : la connoissance qu'ils avoient de leurs sentimens, leur donnoit une aigreur qui paroissoit en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé ; mais ils étoient opposés, toujours de différent parti dans les courses de bague, dans les combats à la barrière, et dans tous les divertissemens où le roi s'occupoit ; et leur émulation étoit si grande, qu'elle ne se pouvoit cacher.

L'affaire d'Angleterre revenoit souvent dans l'esprit de madame de Clèves : il lui sembloit que M. de Nemours ne résisteroit point aux conseils du roi et aux instances de Lignerolles. Elle voyoit, avec peine, que ce dernier n'étoit point encore de retour, et elle l'attendoit avec impatience. Si elle eût suivi ses mouvemens, elle se seroit informée avec soin de l'état de cette affaire ; mais le même sentiment qui lui donnoit de la curiosité,

l'obligeoit à la cacher, et elle s'enquéroit seulement de la beauté, de l'esprit et de l'humeur de la reine Elisabeth. On apporta un de ses portraits chez le roi, qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avoit envie de le trouver; et elle ne put s'empêcher de dire, qu'il étoit flatté. Je ne le crois pas, reprit madame la Dauphine qui étoit présente : cette princesse a la réputation d'être belle, et d'avoir un esprit fort au-dessus du commun, et je sais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie pour exemple. Elle doit être aimable, si elle ressemble à Anne de Boulen sa mère. Jamais femme n'a eu tant de charmes et tant d'agrémens dans sa personne et dans son humeur. J'ai ouï dire que son visage avoit quelque chose de vif et de singulier, et qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec les autres beautés anglaises. Il me semble aussi, reprit madame de Clèves, que l'on dit qu'elle étoit née en France. Ceux qui l'ont cru se sont trompés, répondit madame la Dauphine, et je vais vous conter son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII avoit été amoureux de sa sœur et de sa mère; et l'on a même

soupçonné qu'elle étoit sa fille. Elle vint ici avec la sœur de Henri VII, qui épousa le roi Louis XII. Cette princesse, qui étoit jeune et galante, eut beaucoup de peine à quitter la cour de France après la mort de son mari; mais Anne de Boulen, qui avoit les mêmes inclinations que sa maîtresse, ne put se résoudre à en partir. Le feu roi en étoit amoureux; et elle demeura fille d'honneur de la reine Claude. Cette reine mourut; et madame Marguerite, sœur du roi, duchesse d'Alençon, et depuis reine de Navarre, dont vous avez vu les contes, la prit auprès d'elle, et elle prit auprès de cette princesse les teintures de la religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre, et y charma tout le monde; elle avoit les manières de France qui plaisent à toutes les nations; elle chantoit bien; elle dansoit admirablement; on la mit fille de la reine Catherine d'Aragon, et le roi Henri VIII en devint éperdûment amoureux.

Le cardinal de Wolsey son favori et son premier ministre, avoit prétendu au pontificat; et mal satisfait de l'empereur, qui ne l'avoit pas soutenu dans cette prétention, il résolut de s'en venger, et d'unir

le roi son maître à la France. Il mit dans l'esprit de Henri VIII que son mariage avec la tante de l'empereur étoit nul, et lui proposa d'épouser la duchesse d'Alençon, dont le mari venoit de mourir. Anne de Boulen, qui avoit de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvoit conduire au trône. Elle commença à donner au roi d'Angleterre des impressions de la religion de Luther, et engagea le feu roi à favoriser à Rome le divorce de Henri, sur l'espérance du mariage de madame d'Alençon. Le cardinal de Wolsey se fit députer en France sur d'autres prétextes, pour traiter cet affaire; mais son maître ne put se résoudre à souffrir qu'on en fît seulement la proposition, et il lui envoya un ordre à Calais, de ne point parler de ce mariage.

Au retour de France, le cardinal de Wolsey fut reçu avec des honneurs pareils à ceux que l'on rendoit au roi même; jamais favori n'a porté l'orgueil et la vanité à un si haut point. Il ménagea une entrevue entre les deux rois, qui se fit à Boulogne. François Ier donna la main à Henri VIII qui ne la vouloit point recevoir : ils se traitèrent tour à tour avec une magnifi-

cence extraordinaire, et se donnèrent des habits pareils à ceux qu'ils avoient fait faire pour eux-mêmes. Je me souviens d'avoir ouï dire, que ceux que le feu roi envoya au roi d'Angleterre, étoient de satin cramoisi, chamarré en triangle, avec des perles et des diamans, et la robe de velours blanc brodée d'or. Après avoir été quelques jours à Boulogne, ils allèrent encore à Calais. Anne de Boulen étoit logée chez Henri VIII avec le train d'une reine, et François Ier lui fit les mêmes présens, et lui rendit les mêmes honneurs que si elle l'eût été. Enfin, après une passion de neuf années, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage qu'il demandoit à Rome depuis long-temps. Le pape prononça les fulminations contre lui, avec précipitation. Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara chef de la religion, et entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où vous la voyez.

Anne de Boulen ne jouit pas long-temps de sa grandeur; car lorsqu'elle la croyoit plus assurée par la mort de Catherine d'Arragon, un jour qu'elle assistoit avec toute la cour à des courses de bague que

faisoit le vicomte de Rochefort son frère, le roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, et laissa ordre d'arrêter la reine, le vicomte de Rochefort, et plusieurs autres, qu'il croyoit amans ou confidens de cette princesse. Quoique cette jalousie parût née dans ce moment, il y avoit déjà quelque temps qu'elle lui avoit été inspirée par la vicomtesse de Rochefort qui ne pouvant souffrir la liaison étroite de son mari avec la reine, la fit regarder au roi comme une amitié criminelle; en sorte que ce prince, qui d'ailleurs étoit amoureux de Jeanne de Seymour, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulen. En moins de trois semaines il fit faire le procès à cette reine et à son frère, leur fit couper la tête, et épousa Jeanne Seymour. Il eut ensuite plusieurs femmes, qu'il répudia, ou qu'il fit mourir, et entr'autres Catherine Howart, dont la comtesse de Rochefort étoit confidente, et qui eut la tête coupée avec elle. Elle fut ainsi punie des crimes qu'elle avoit supposés à Anne de Boulen, et Henri VIII mourut, étant devenu d'une grosseur prodigieuse.

Toutes les dames qui étoient présentes au récit de madame la Dauphine, la remercièrent de les avoir si bien instruites de l'état de la cour d'Angleterre, et entr'autres madame de Clèves, qui ne put s'empêcher de lui faire encore plusieurs questions sur la reine Elisabeth.

La reine Dauphine faisoit faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la cour, pour les envoyer à la reine sa mère. Le jour qu'on achevoit celui de madame de Clèves, madame la Dauphine vint passer l'après-dînée chez elle. M. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver; il ne laissoit éclapper aucune occasion de voir madame de Clèves, sans laisser paroître néanmoins qu'il les cherchât. Elle étoit si belle ce jour-là, qu'il en seroit devenu amoureux, quand il ne l'auroit pas été : il n'osoit pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignoit, et il craignoit de laisser trop voir le plaisir qu'il avoit à la regarder.

Madame la Dauphine demanda à M. de Clèves un petit portrait qu'il avoit de sa femme, pour le voir auprès de celui que l'on achevoit: tout le monde dit son sentiment de l'un et de l'autre; et madame de

Clèves ordonna au peintre de raccommoder quelque chose à la coiffure de celui que l'on venoit d'apporter. Le peintre pour lui obéir ôta le portrait de la boîte où il étoit, et après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avoit long-temps que M. de Nemours souhaitoit d'avoir le portrait de madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui étoit à M. de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyoit tendrement aimé; et il pensa que parmi tant de personnes qui étoient dans ce même lieu, il ne seroit pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la Dauphine étoit assise sur le lit, et parloit bas à madame de Clèves, qui étoit debout devant elle. Madame de Clèves aperçut par un des rideaux qui n'étoit qu'à demi-fermé, M. de Nemours le dos contre la table, qui étoit au pied du lit; et elle vit que sans tourner la tête, il prenoit adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'étoit son portrait; et elle en fut si troublée, que madame la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutoit pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardoit.

M. de Nemours se tourna à ces paroles, il rencontra les yeux de madame de Clèves qui étoient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venoit de faire.

Madame de Clèves n'étoit pas peu embarrassée, la raison vouloit qu'elle demandât son portrait; mais en le demandant publiquement, c'étoit apprendre à tout le monde les sentimens que ce prince avoit pour elle, et en le lui demandant en particulier, c'étoit quasi l'engager à lui parler de sa passion; enfin elle jugea qu'il valoit mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvoit faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisoit. M. de Nemours qui remarquoit son embarras et qui en devinoit quasi la cause, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, madame, de me laisser croire que vous l'ignorez : je n'ose vous en demander davantage; et il se retira après ces paroles, et n'attendit point la réponse.

Madame la Dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les dames; et M. de Nemours alla se renfermer chez

lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de madame de Clèves. Il sentoit tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable; il aimoit la plus aimable personne de la cour; il s'en faisoit aimer malgré elle, et il voyoit dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir on chercha ce portrait avec beaucoup de soin : comme on trouvoit la boîte où il devoit être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, et l'on crut qu'il étoit tombé par hasard. M. de Clèves étoit affligé de cette perte, et après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisoit voir qu'il ne le pensoit pas, qu'elle avoit sans doute quelque amant caché à qui elle avoit donné ce portrait, ou qui l'avoit dérobé, et qu'un autre qu'un amant ne se seroit pas contenté de la peinture sans la boîte.

Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de madame de Clèves : elles lui donnèrent des remords; elle fit réflexion à la violence de l'inclination qui l'entraînoit vers M. de

Nemours ; elle trouva qu'elle n'étoit plus maîtresse de ses paroles et de son visage ; elle pensa que Lignerolles étoit revenu, qu'elle ne craignoit plus l'affaire d'Angleterre ; qu'elle n'avoit plus de soupçons sur madame la Dauphine ; qu'enfin il n'y avoit plus rien qui la pût défendre, et qu'il n'y avoit de sûreté pour elle qu'en s'éloignant. Mais comme elle n'étoit pas maîtresse de s'éloigner, elle se trouvoit dans une grande extrémité et prête à tomber dans ce qui lui paroissoit le plus grand des malheurs, qui étoit de laisser voir à M. de Nemours l'inclination qu'elle avoit pour lui. Elle se souvenoit de tout ce que madame de Chartres lui avoit dit en mourant, et des conseils qu'elle lui avoit donnés de prendre toutes sortes de partis, quelque difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans une galanterie. Ce que M. de Clèves lui avoit dit sur la sincérité, en parlant de madame de Tournon, lui revint dans l'esprit : il lui sembla qu'elle lui devoit avouer l'inclination qu'elle avoit pour M. de Nemours. Cette pensée l'occupa long-temps ; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue, elle y trouva de la folie, et retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La paix étoit signée : madame Elisabeth, après beaucoup de répugnance, s'étoit résolue à obéir au roi son père. Le duc d'Albe avoit été nommé pour venir l'épouser au nom du roi catholique, et il devoit bientôt arriver. L'on attendoit le duc de Savoie qui venoit épouser madame, sœur du roi, et dont les noces se devoient faire en même temps. Le roi ne songeoit qu'à rendre ces noces célèbres, par des divertissemens où il pût faire paroître l'adresse et la magnificence de sa cour. On proposa tout ce qui se pouvoit faire de plus grand pour des ballets et des comédies ; mais le roi trouva ces divertissemens trop particuliers, et il en voulut d'un plus grand éclat. Il résolut de faire un tournoi, où les étrangers seroient reçus, et dont le peuple pourroit être spectateur. Tous les princes et les jeunes seigneurs entrèrent avec joie dans le dessein du roi, et surtout le duc de Ferrare, M. de Guise, et M. de Nemours, qui surpassoient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le roi les choisit pour être les quatre tenans du tournoi.

L'on fit publier partout le royaume, qu'en la ville de Paris le pas étoit ouvert

au quinzième juin, par sa Majesté très-chrétienne, et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare; François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, pour être tenu contre tous venans : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups de lance, et un pour les dames. Le deuxième combat à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp. Le troisième combat à pied, trois coups de pique et six coups d'épée; que les tenans fourniroient de lances, d'épées et de piques, au choix des assaillans, et que si en courant on donnoit au cheval, on seroit mis hors des rangs. Qu'il y auroit quatre maîtres du camp pour donner les ordres, et que ceux des assaillans qui auroient le plus rompu, et le mieux fait, auroient un prix dont la valeur seroit à la discrétion des juges; que tous les assaillans tant Français qu'étrangers, seroient tenus de venir toucher à l'un des écus qui seroient pendus au perron au bout de la lice, ou à plusieurs, selon leur choix; que là, ils trouveroient un officier d'armes qui les recevroit pour les enrôler selon leur rang, et selon les écus

qu'ils auroient touchés ; que les assaillans seroient tenus de faire apporter par un gentilhomme leur écu, avec leurs armes, pour le pendre au perron trois jours ayant le commencement du tournoi ; qu'autrement ils n'y seroient point reçus sans le congé des tenans.

On fit faire une grande lice proche de la Bastille, qui venoit du château des Tournelles, qui traversoit la rue Saint-Antoine, et qui alloit se rendre aux écuries royales. Il y avoit des deux côtés des échafauds et des amphithéâtres, avec des loges couvertes, qui formoient des espèces de galeries qui faisoient un très-bel effet à la vue, et qui pouvoient contenir un nombre infini de personnes. Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur étoit nécessaire pour paroître avec éclat, et pour mêler dans leurs chiffres, ou dans leurs devises, quelque chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimoient.

Peu de jours avant l'arrivée du duc d'Albe, le roi fit une partie de paume avec M. de Nemours, le chevalier de Guise, et le vidame de Chartres. Les reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les

dames, et entr'autres de madame de Clèves. Après que la partie fut finie, comme l'on sortoit du jeu de paume, Châtelart s'approcha de la reine Dauphine, et lui dit que le hasard lui venoit de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui étoit tombée de la poche de M. de Nemours. Cette reine qui avoit toujours de la curiosité pour ce qui regardoit ce prince, dit à Châtelart de la lui donner; elle la prit et suivit la reine sa belle-mère, qui s'en alloit avec le roi voir travailler à la lice. Après que l'on y eut été quelque temps, le roi fit amener des chevaux qu'il avoit fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, et en fit donner à tous ceux qui l'avoient suivi. Le roi et M. de Nemours se trouvèrent sur les plus fougueux, ces chevaux se voulurent jeter l'un à l'autre. M. de Nemours par la crainte de blesser le roi, recula brusquement, et porta son cheval contre un pilier du manège, avec tant de violence, que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, et on le crut considérablement blessé. Madame de Clèves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt qu'elle y prenoit lui donna

une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à cacher; elle s'approcha de lui avec les reines, et avec un visage si changé, qu'un homme moins intéressé que le chevalier de Guise, s'en fût aperçu, aussi le remarqua-t-il aisément, et il eut bien plus d'attention à l'état où étoit madame de Clèves, qu'à celui où étoit M. de Nemours. Le coup que ce prince s'étoit donné, lui causa un si grand éblouissement, qu'il demeura quelque temps la tête penchée sur ceux qui le soutenoient. Quand il la releva, il vit d'abord madame de Clèves, il connut sur son visage la pitié qu'elle avoit de lui, et il la regarda de manière à lui faire juger combien il en étoit touché. Il fit ensuite des remercîmens aux reines de la bonté qu'elles lui témoignoient, et des excuses de l'état où il avoit été devant elles. Le roi lui ordonna de s'aller reposer.

Madame de Clèves après être remise de la frayeur qu'elle avoit eue, fit bientôt réflexion aux marques qu'elle en avoit données. Le chevalier de Guise ne la laissa pas long-temps dans l'espérance que personne ne s'en seroit aperçu, il lui donna la main pour la conduire hors de la lice.

Je suis plus à plaindre que M. de Nemours, madame, lui dit-il : pardonnez-moi si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, et si je vous fais paroître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir ; c'est la première fois que j'ai été assez hardi pour vous parler, et ce sera aussi la dernière. La mort, ou du moins un éloignement éternel m'ôteront d'un lieu où je ne puis plus vivre, puisque je viens de perdre la triste consolation de croire que tous ceux qui osent vous regarder, sont aussi malheureux que moi.

Madame de Clèves ne répondit que quelques paroles mal arrangées, comme si elle n'eût pas entendu ce que signifioient celles du chevalier de Guise. Dans un autre temps elle auroit été offensée qu'il lui eût parlé des sentimens qu'il avoit pour elle ; mais dans ce moment elle ne sentit que l'affliction de voir qu'il s'étoit aperçu de ceux qu'elle avoit pour M. de Nemours. Le chevalier de Guise en fut si convaincu, et si pénétré de douleur, que dès ce jour il prit la résolution de ne penser jamais à être aimé de madame de Clèves. Mais pour quitter cette entreprise qui lui avoit paru si difficile et si glorieuse, il en falloit quel-

qu'autre dont la grandeur pût l'occuper. Il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il avoit déjà eu quelque pensée; et quand la mort l'ôta du monde dans la fleur de sa jeunesse, et dans le temps qu'il avoit acquis la réputation d'un des plus grands princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie, fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyoit le succès infaillible par tous les soins qu'il en avoit pris.

Madame de Clèves en sortant de la lice alla chez la reine, l'esprit bien occupé de ce qui s'étoit passé. M. de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement, et comme un homme qui ne se sentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé: il paroissoit même plus gai que de coutume; et la joie de ce qu'il croyoit avoir vu, lui donnoit un air qui augmentoit encore son agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il entra; et il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté madame de Clèves, qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le roi sortit d'un cabinet où il étoit, et le voyant parmi les autres, il l'appela pour lui parler de son aventure. M.

de Nemours passa auprès de madame de Clèves, et lui dit tout bas : J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, madame, mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. Madame de Clèves s'étoit bien doutée que ce prince s'étoit aperçu de la sensibilité qu'elle avoit eue pour lui; et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'étoit pas trompée. C'étoit pour elle une grande douleur de voir qu'elle n'étoit plus maîtresse de cacher ses sentimens, et de les avoir laissé paroître au chevalier de Guise. Elle étoit aussi très-fâchée que M. de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'étoit pas si entière, et elle étoit mêlée de quelque sorte de douceur.

La reine Dauphine qui avoit une extrême impatience de savoir ce qu'il y avoit dans la lettre que Châtelart lui avoit donnée, s'approcha de madame de Clèves : Allez lire cette lettre, lui dit-elle, elle s'adresse à M. de Nemours; et, selon les apparences, elle est de cette maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres : si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-la, venez ce soir à mon coucher pour me la rendre, et pour me dire si vous en connoissez l'écriture. Madame la Dau-

phine quitta madame de Clèves après ces paroles, et la laissa si étonnée et dans un si grand saisissement, qu'elle fut quelque temps sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience et le trouble où elle étoit ne lui permirent pas de demeurer chez la reine, elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avoit coutume de se retirer : elle tenoit cette lettre d'une main tremblante; ses pensées étoient si confuses, qu'elle n'en avoit aucune distincte, et elle se trouvoit dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connoissoit point, et qu'elle n'avoit jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre, et la trouva telle :

LETTRE.

« Je vous ai trop aimé pour vous laisser croire que le changement qui vous paroît en moi soit un effet de ma légèreté; je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause. Vous êtes bien surpris que je vous parle de votre infidélité; vous me l'aviez cachée avec tant d'adresse, et j'ai pris tant de soin de vous cacher que je le savois, que vous avez raison d'être étonné qu'elle me soit connue. Je suis sur-

prise moi-même que j'aie pu ne vous en rien faire paroître. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne ; je croyois que vous aviez pour moi une passion violente ; je ne vous cachois plus celle que j'avois pour vous ; et dans le temps que je vous la laissai voir toute entière, j'appris que vous me trompiez, que vous en aimiez une autre, et que, selon toutes les apparences, vous me sacrifiiez à cette nouvelle maîtresse. Je le sus le jour de la course de bague ; c'est ce qui fit que je n'y allai point ; je feignis d'être malade pour cacher le désordre de mon esprit ; mais je le devins en effet, et mon corps ne put supporter une si violente agitation. Quand je commençai à me porter mieux, je feignis encore d'être fort mal, afin d'avoir un prétexte de ne vous point voir et de ne vous point écrire. Je voulus avoir du temps pour résoudre de quelle sorte j'en devois user avec vous : je pris et je quittai vingt fois les mêmes résolutions ; mais enfin je vous trouvai indigne de voir ma douleur, et je résolus de ne vous la point faire paroître. Je voulus blesser votre orgueil, en vous faisant voir que ma passion s'affoiblissoit d'elle-même. Je crus diminuer

par-là le prix du sacrifice que vous en faisiez ; je ne voulus pas que vous eussiez le plaisir de montrer combien je vous aimois pour en paroître plus aimable. Je résolus de vous écrire des lettres tièdes et languissantes, pour jeter dans l'esprit de celle à qui vous les donniez, que l'on cessoit de vous aimer. Je ne voulus pas qu'elle eût le plaisir d'apprendre que je savois qu'elle triomphoit de moi, ni augmenter son triomphe par mon désespoir et par mes reproches. Je pensai que je ne vous punirois pas assez en rompant avec vous, et que je ne vous donnerois qu'une légère douleur si je cessois de vous aimer lorsque vous ne m'aimiez plus. Je trouvai qu'il falloit que vous m'aimassiez pour sentir le mal de n'être point aimé que j'éprouvois si cruellement. Je crus que si quelque chose pouvoit rallumer les sentimens que vous aviez eus pour moi, c'étoit de vous faire voir que les miens étoient changés, mais de vous le faire voir en feignant de vous le cacher, et comme si je n'eusse pas eu la force de l'avouer. Je m'arrêtai à cette résolution ; mais qu'elle me fut pénible à prendre, et qu'en vous revoyant elle me parut difficile à exécuter ! Je fus

prète cent fois à éclater par mes reproches et par mes pleurs : l'état où j'étois encore par ma santé me servit à vous déguiser mon trouble et mon affliction. Je fus soutenue ensuite par le plaisir de dissimuler avec vous, comme vous dissimuliez avec moi; néanmoins je me faisois une si grande violence pour vous dire et pour vous écrire que je vous aimois, que vous vîtes plutôt que je n'avois eu dessein de vous le laisser voir, que mes sentimens étoient changés. Vous en fûtes blessé; vous vous en plaignîtes : je tâchois de vous rassurer; mais c'étoit d'une manière si forcée, que vous en étiez encore mieux persuadé que je ne vous aimois plus; enfin je fis tout ce que j'avois eu intention de faire. La bizarrerie de votre cœur vous fit revenir vers moi à mesure que vous voyiez que je m'éloignois de vous. J'ai joui de tout le plaisir que peut donner la vengeance; il m'a paru que vous m'aimiez mieux que vous n'aviez jamais fait, et je vous ai fait voir que je ne vous aimois plus. J'ai eu lieu de croire que vous aviez entièrement abandonné celle pour qui vous m'aviez quittée. J'ai eu aussi des raisons pour être persuadée que vous ne lui aviez jamais parlé de moi;

mais votre retour et votre discrétion n'ont pu réparer votre légèreté. Votre cœur a été partagé entre moi et une autre; vous m'avez trompée; cela suffit pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous, comme je croyois mériter de l'être, et pour me laisser dans la résolution que j'ai prise de ne vous voir jamais, et dont vous êtes si surpris ».

Madame de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avoit lu: elle voyoit seulement que M. de Nemours ne l'aimoit pas comme elle avoit pensé, et qu'il en aimoit d'autres qu'il trompoit comme elle. Quelle vue et quelle connoissance pour une personne de son humeur, qui avoit une passion violente, qui venoit d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeoit indigne, et à un autre qu'elle maltraitoit pour l'amour de lui! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive: il lui sembloit que ce qui faisoit l'aigreur de cette affliction, étoit ce qui s'étoit passé dans cette journée, et que si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimoit, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre. Mais elle se trompoit elle-même;

et ce mal qu'elle trouvoit si insupportable, étoit la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyoit par cette lettre que M. de Nemours avoit une galanterie depuis long-temps. Elle trouvoit que celle qui avoit écrit la lettre, avoit de l'esprit et du mérite : elle lui paroissoit digne d'être aimée; elle lui trouvoit plus de courage qu'elle ne s'en trouvoit à elle-même, et elle envioit la force qu'elle avoit eue de cacher ses sentimens à M. de Nemours. Elle voyoit, par la fin de la lettre, que cette personne se croyoit aimée : elle pensoit que la discrétion que ce prince lui avoit fait paroître, et dont elle avoit été si touchée, n'étoit peut-être que l'effet de la passion qu'il avoit pour cette autre personne à qui il craignoit de déplaire. Enfin, elle pensoit tout ce qui pouvoit augmenter son affliction et son désespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avoit donnés! combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée à se séparer du commerce du monde, malgré M. de Clèves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avoit eue de lui avouer l'inclination qu'elle avoit

pour M. de Nemours! Elle trouvoit qu'elle auroit mieux fait de la découvrir à un mari, dont elle connoissoit la bonté, et qui auroit eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en étoit indigne, qui la trompoit, qui la sacrifioit peut-être, et qui ne pensoit à être aimé d'elle, que par un sentiment d'orgueil et de vanité: enfin, elle trouva que tous les maux qui lui pouvoient arriver, et toutes les extrémités où elle se pouvoit porter, étoient moindres que d'avoir laissé voir à M. de Nemours qu'elle l'aimoit, et de connoître qu'il en aimoit une autre. Tout ce qui la consoloit, étoit de penser au moins, qu'après cette connoissance elle n'avoit plus rien à craindre d'elle-même, et qu'elle seroit entièrement guérie de l'inclination qu'elle avoit pour ce prince.

Elle ne pensa guères à l'ordre que madame la Dauphine lui avoit donné de se trouver à son coucher, elle se mit au lit et feignit de se trouver mal, en sorte que quand M. de Clèves revint de chez le roi, on lui dit qu'elle étoit endormie ; mais elle étoit bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que s'affliger et relire la lettre qu'elle avoit entre les mains.

Madame de Clèves n'étoit pas la seule personne dont cette lettre troubloit le repos. Le vidame de Chartres qui l'avoit perdue, et non pas M. de Nemours, en étoit dans une extrême inquiétude: il avoit passé tout le soir chez M. de Guise, qui avoit donné un grand souper au duc de Ferrare son beau-frère, et à toute la jeunesse de la cour. Le hasard fit qu'en soupant on parla de jolies lettres. Le vidame de Chartres dit qu'il en avoit une sur lui plus jolie que toutes celles qui avoient jamais été écrites. On le pressa de la montrer: il s'en défendit. M. de Nemours lui soutint qu'il n'en avoit point, et qu'il ne parloit que par vanité. Le vidame lui répondit qu'il poussoit sa discrétion à bout, que néanmoins il ne montreroit pas la lettre; mais qu'il en liroit quelques endroits qui feroient juger que peu d'hommes en recevoient de pareilles. En même-temps il voulut prendre cette lettre, mais ne la trouva point. Il la chercha inutilement, on lui en fit la guerre; mais il parut si inquiet, que l'on cessa de lui en parler. Il se retira plutôt que les autres, et s'en alla chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avoit point laissé la lettre qui lui

manquoit. Comme il la cherchoit encore, le premier valet-de-chambre de la reine le vint trouver, pour lui dire que la vicomtesse d'Usez avoit cru nécessaire de l'avertir en diligence, que l'on avoit dit chez la reine qu'il étoit tombé une lettre de galanterie de sa poche pendant qu'il étoit au jeu de paume; que l'on avoit raconté une grande partie de ce qui étoit dans la lettre; que la reine avoit témoigné beaucoup de curiosité de la voir; qu'elle l'avoit envoyé demander à un de ses gentilshommes servans, mais qu'il avoit répondu qu'il l'avoit laissée entre les mains de Châtelart.

Le premier valet-de-chambre dit encore beaucoup d'autres choses au vidame de Chartres, qui achevèrent de lui donner un grand trouble. Il sortit à l'heure même pour aller chez un gentilhomme qui étoit ami intime de Châtelart; il le fit lever, quoique l'heure fût extraordinaire pour aller demander cette lettre, sans dire qui étoit celui qui la demandoit, et qui l'avoit perdue. Châtelart qui avoit l'esprit prévenu qu'elle étoit à M. de Nemours, et que ce prince étoit amoureux de madame la Dauphine, ne douta point que ce ne

fût lui qui la faisoit redemander. Il répondit avec une maligne joie, qu'il avoit remis la lettre entre les mains de la reine Dauphine. Le gentilhomme vint faire cette réponse au vidame de Chartres: elle augmenta l'inquiétude qu'il avoit déjà, et y en joignit encore de nouvelles. Après avoir été long-temps irrésolu sur ce qu'il devoit faire, il trouva qu'il n'y avoit que M. de Nemours qui pût lui aider à sortir de l'embarras où il étoit.

Il s'en alla chez lui et entra dans sa chambre, que le jour ne commençoit qu'à paroître. Ce prince dormoit d'un sommeil tranquille; ce qu'il avoit vu le jour précédent de madame de Clèves, ne lui avoit donné que des idées agréables. Il fut bien surpris de se voir éveillé par le vidame de Chartres; et il lui demanda si c'étoit pour se venger de ce qu'il lui avoit dit pendant le souper, qu'il venoit troubler son repos. Le vidame lui fit bien juger par son visage, qu'il n'y avoit rien que de sérieux au sujet qui l'amenoit. Je viens vous confier la plus importante affaire de ma vie, lui dit-il. Je sais bien que vous ne m'en devez pas être obligé, puisque c'est dans un temps où j'ai besoin de votre secours; mais je

sais bien aussi que j'aurois perdu de votre estime, si je vous avois appris tout ce que je vais vous dire, sans que la nécessité m'y eût contraint. J'ai laissé tomber cette lettre dont je parlois hier au soir; il m'est d'une conséquence extrême que personne ne sache qu'elle s'adresse à moi. Elle a été vue de beaucoup de gens qui étoient dans le jeu de paume où elle tomba hier; vous y étiez aussi, et je vous demande en grace, de vouloir bien dire que c'est vous qui l'avez perdue. Il faut que vous croyez que je n'ai point de maîtresse, reprit M. de Nemours en souriant, pour me faire une pareille proposition, et pour vous imaginer qu'il n'y ait personne avec qui je me puisse brouiller en laissant croire que je reçois de pareilles lettres. Je vous prie, dit le vidame, écoutez-moi sérieusement : si vous avez une maîtresse, comme je n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier, je vous en donerai les moyens infaillibles : quand vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne vous en peut coûter que d'être brouillé pour quelques momens; mais moi, par cette aventure, je déshonore une personne qui m'a aimé passionnément, et

qui est une des plus estimables femmes du monde ; et d'un autre côté je m'attire une haine implacable, qui me coûtera ma fortune, et peut-être quelque chose de plus. Je ne puis entendre tout ce que vous me dites, répondit M. de Nemours ; mais vous me faites entrevoir que les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande princesse prenoit à vous, ne sont pas entièrement faux. Ils ne le sont pas non plus, répartit le vidame de Chartres ; et plût à Dieu qu'ils le fussent, je ne me trouverois pas dans l'embarras où je me trouve ; mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre.

Depuis que je suis à la cour, la reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction et d'agrément, et j'avois eu lieu de croire qu'elle avoit de la bonté pour moi ; néanmoins il n'y avoit rien de particulier, et je n'avois jamais songé à avoir pour elle d'autres sentimens que ceux du respect. J'étois même fort amoureux de madame de Thémines : il est aisé de juger en la voyant qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle, quand on en est aimé, et je l'étois. Il y a près de deux ans que, comme la cour étoit à Fontainebleau,

je me trouvai deux ou trois fois en conversation avec la reine, à des heures où il y avoit très-peu de monde. Il me parut que mon esprit lui plaisoit, et qu'elle entroit dans tout ce que je disois. Un jour entre autres on se mit à parler de la confiance: je dis qu'il n'y avoit personne en qui j'en eusse une entière; que je trouvois que l'on se repentoit toujours d'en avoir, et que je savois beaucoup de choses dont je n'avois jamais parlé. La reine me dit qu'elle m'en estimoit davantage; qu'elle n'avoit trouvé personne en France qui eût du secret, et que c'étoit ce qui l'avoit le plus embarrassée, parce que cela lui avoit ôté le plaisir de donner sa confiance. Que c'étoit une chose nécessaire dans la vie, que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, et surtout pour les personnes de son rang. Les jours suivans, elle reprit encore plusieurs fois la même conversation: elle m'apprit même des choses assez particulières qui se passoient. Enfin, il me sembla qu'elle souhaitoit de s'assurer de mon secret, et qu'elle avoit envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle: je fus touché de cette distinction, et je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité que je n'avois

accoutumé. Un soir que le roi et toutes les dames s'étoient allé promener à cheval dans la forêt, où elle n'avoit pas voulu aller, parce qu'elle s'étoit trouvée un peu mal, je demeurai auprès d'elle : elle descendit au bord de l'étang, et quitta la main de ses écuyers pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, et m'ordonna de la suivre. Je veux vous parler, me dit-elle, et vous verrez par ce que je veux vous dire, que je suis de vos amies. Elle s'arrêta à ces paroles, et me regardant fixement : Vous êtes amoureux, continua-t-elle, et parce que vous ne vous fiez peut-être à personne, vous croyez que votre amour n'est pas su ; mais il est connu, et même des personnes intéressées. On vous observe, on sait les lieux où vous voyez votre maîtresse ; on a dessein de vous y surprendre. Je ne sais qui elle est, je ne vous le demande point, et je veux seulement vous garantir des malheurs où vous pouvez tomber. Voyez, je vous prie, quel piége me tendoit la reine, et combien il étoit difficile de n'y pas tomber. Elle vouloit savoir si j'étois amoureux ; et en ne me demandant point de qui je l'étois, et en ne me

laissant voir que la seule intention de me faire plaisir, elle m'ôtoit la pensée qu'elle me parlât par curiosité, ou par dessein.

Cependant, contre toutes sortes d'apparences, je démêlai la vérité. J'étois amoureux de madame de Thémines; mais quoiqu'elle m'aimât, je n'étois pas assez heureux pour avoir des lieux particuliers pour la voir, et pour craindre d'y être surpris; et ainsi je vis bien que ce ne pouvoit être celle dont la reine vouloit parler. Je savois bien aussi que j'avois un commerce de galanterie avec une autre femme moins belle et moins sévère que madame de Thémines, et qu'il n'étoit pas impossible que l'on eût découvert le lieu où je la voyois; mais comme je m'en souciois peu, il m'étoit aisé de me mettre à couvert de toutes sortes de périls en cessant de la voir. Ainsi je pris le parti de ne rien avouer à la reine, et de l'assurer au contraire qu'il y avoit très-long-temps que j'avois abandonné le désir de me faire aimer des femmes dont je pouvois espérer de l'être, parce que je les trouvois quasi toutes indignes d'attacher un honnête homme, et qu'il n'y avoit que quelque chose fort au-dessus d'elles qui pût m'engager. Vous ne me répondez

pas sincèrement, répliqua la reine; je sais le contraire de ce que vous me dites. La manière dont je vous parle, vous doit obliger à ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas, en vous donnant cette place, ignorer quels sont vos attachemens. Voyez si vous la voulez acheter au prix de me les apprendre : je vous donne deux jours pour y penser; mais après ce temps-là, songez bien à ce que vous me direz, et souvenez-vous que si dans la suite je trouve que vous m'ayez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

La reine me quitta après m'avoir dit ces paroles, sans attendre ma réponse. Vous pouvez croire que je demeurai l'esprit bien rempli de ce qu'elle venoit de me dire. Les deux jours qu'elle m'avoit donnés pour y penser, ne me parurent pas trop longs pour me déterminer. Je voyois qu'elle vouloit savoir si j'étois amoureux, et qu'elle ne souhaitoit pas que je le fusse. Je voyois les suites et les conséquences du parti que j'allois prendre; ma vanité n'étoit pas peu flattée d'une liaison particulière avec une reine, et une reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre

côté, j'aimois madame de Thémines; et quoique je lui fisse une espèce d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne pouvois me résoudre à rompre avec elle. Je voyois aussi le péril où je m'exposois, en trompant la reine, et combien il étoit difficile de la tromper; néanmoins je ne pus me résoudre à refuser ce que la fortune m'offroit, et je pris le hasard de tout ce que ma mauvaise conduite pouvoit m'attirer. Je rompis avec cette femme dont on pouvoit découvrir le commerce, et j'espérai de cacher celui que j'avois avec madame de Thémines.

Au bout des deux jours que la reine m'avoit donnés, comme j'entrois dans la chambre, où toutes les dames étoient au cercle, elle me dit tout haut, avec un air grave qui me surprit: Avez-vous pensé à cette affaire dont je vous ai chargé, et en savez-vous la vérité? Oui, madame, lui répondis-je, et elle est comme je l'ai dite à Votre Majesté. Venez ce soir à l'heure que je dois écrire, répliqua-t-elle, et j'achèverai de vous donner mes ordres. Je fis une profonde révérence sans rien répondre; et je ne manquai pas de me trouver à l'heure qu'elle m'avoit marquée. Je la

trouvai dans la galerie où étoient son secrétaire et quelques-unes de ses femmes. Sitôt qu'elle me vit, elle vint à moi, et me mena à l'autre bout de la galerie. Hé bien! me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé que vous n'avez rien à me dire; et la manière dont j'en use avec vous, ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincèrement? C'est parce que je vous parle sincèrement, madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire; et je jure à Votre Majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la cour. Je le veux croire, répartit la reine, parce que je le souhaite; et je le souhaite parce que je desire que vous soyez entièrement attaché à moi, et qu'il seroit impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont, on ne peut s'assurer de leur secret: ils sont trop distraits et trop partagés, et leur maîtresse leur fait une première occupation qui ne s'accorde point avec la manière dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc que c'est sur la parole que vous me donnez, que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour

vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous que je veux la vôtre toute entière ; que je veux que vous n'ayez ni ami, ni amie que ceux qui me seront agréables, et que vous abandonniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune ; je la conduirai avec plus d'application que vous même ; et quoi que je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensé, si je vous trouve pour moi tel que je l'espère. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins et pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence, sans beaucoup de peine, l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois ; mais il m'est insupportable. Elle gouverne le roi ; elle le trompe ; elle me méprise ; tous mes gens sont à elle. La reine, ma belle-fille, fière de sa beauté et du crédit de ses oncles, ne me rend aucun devoir. Le connétable de Montmorency est maître du roi et du royaume ; il me hait, et m'a donné des marques de sa haine que je ne puis oublier. Le maréchal de Saint-André est un jeune favori audacieux, qui n'en use pas mieux avec moi que les autres. Le détail de mes

malheurs vous feroit pitié; je n'ai osé jusqu'ici me fier à personne; je me fie à vous; faites que je ne m'en repente point, et soyez ma seule consolation. Les yeux de la reine rougirent en achevant ces paroles; je pensai me jeter à ses pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignoit. Depuis ce jour-là, elle eut en moi une entière confiance; elle ne fit plus rien sans m'en parler, et j'ai conservé une liaison qui dure encore.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LA PRINCESSE DE CLÈVES.

TROISIÈME PARTIE.

Cependant quelque rempli et quelque occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la reine, je tenois à madame de Thémines par une inclination naturelle que je ne pouvois vaincre : il me parut qu'elle cessoit de m'aimer ; et au lieu que si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paroissoit en elle, pour aider à me guérir, mon amour en redoubla ; et je me conduisois si mal, que la reine eut quelque connoissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation ; et peut-être que cette princesse a pour moi des sentimens plus vifs, qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin, le bruit que j'étois amoureux, lui donna de si grandes inquiétudes, et de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai enfin à force de soins,

de soumissions et de faux sermens ; mais je n'aurois pu la tromper long-temps, si le changement de madame de Thémines ne m'avoit détaché d'elle, malgré moi. Elle me fit voir qu'elle ne m'aimoit plus ; et j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage, et de la laisser en repos. Quelque temps après, elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par-là qu'elle avoit su le commerce que j'avois eu avec cette autre femme dont je vous ai parlé, et que c'étoit la cause de son changement. Comme je n'avois plus rien alors qui me partageât, la reine étoit assez contente de moi : mais comme les sentimens que j'ai pour elle, ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement, et que l'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de madame de Martigues, pour qui j'avois déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle étoit Ville-Montais, fille de la reine Dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas haï, la discrétion que je lui fais paroître, et dont elle ne sait pas toutes les raisons, lui est agréable. La reine n'a aucun soupçon sur mais elle en a un autre qui n'est

guère moins fâcheux. Comme madame de Martigues est toujours chez la reine Dauphine, j'y vais aussi beaucoup plus souvent que de coutume. La reine s'est imaginée que c'est de cette princesse que je suis amoureux. Le rang de la reine Dauphine, qui est égal au sien, et la beauté et la jeunesse qu'elle a au-dessus d'elle, lui donnent une jalousie qui va jusqu'à la fureur, et une haine contre sa belle-fille, qu'elle ne sauroit plus cacher. Le cardinal de Lorraine, qui me paroît depuis long-temps aspirer aux bonnes graces de la reine, et qui voit bien que j'occupe une place qu'il voudroit remplir, sous prétexte de raccommoder madame la Dauphine avec elle, est entré dans les différents qu'elles ont eus ensemble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable sujet de l'aigreur de la reine, et je crois qu'il me rend toutes sortes de mauvais offices, sans lui laisser voir qu'il a dessein de me les rendre. Voilà l'état où sont les choses à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, et que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche, pour la rendre à madame de Thémines. Si la reine voit cette lettre, elle

connoîtra que je l'ai trompée, et que presque dans le temps que je la trompois pour madame de Thémines, je trompois madame de Thémines pour une autre; jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, et si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dirai-je? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de madame la Dauphine : elle croira que Châtelart a reconnu l'écriture de cette reine, et que la lettre est d'elle: elle s'imaginera que la personne dont on témoigne de la jalousie, est peut-être elle-même: enfin, il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, et il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela que je suis vivement touché de madame de Martigues : qu'assurément madame la Dauphine lui montrera cette lettre qu'elle croira écrite depuis peu : ainsi je serai également brouillé, et avec la personne du monde que j'aime le plus, et avec la personne du monde que je dois le plus craindre. Voyez après cela, si je n'ai pas raison de vous conjurer de dire que la lettre est à vous, et de vous demander en grace de l'aller retirer des mains de madame la Dauphine.

Je vois bien, dit M. de Nemours, que l'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes, et il faut avouer que vous le méritez. On m'a accusé de n'être pas un amant fidèle, et d'avoir plusieurs galanteries à la fois; mais vous me passez de si loin, que je n'aurois seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver madame de Thémines en vous engageant avec la reine, et espériez-vous de vous engager avec la reine et de la pouvoir tromper? Elle est italienne et reine, et par conséquent pleine de soupçons, de jalousie et d'orgueil : quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a ôté des engagemens où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, et vous vous êtes imaginé qu'au milieu de la cour vous pourriez aimer madame de Martigues, sans que la reine s'en aperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soin de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente : votre discrétion vous empêche de me le dire, et la mienne de vous le demander; mais enfin elle vous aime; elle a de la défiance, et la vérité est contre vous. Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, in-

terrompit le vidame, et votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes? Je veux pourtant bien convenir que j'ai tort : mais songez, je vous conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paroît qu'il faudroit que vous vissiez la reine Dauphine sitôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre comme l'ayant perdue. Je vous ai déjà dit, reprit M. de Nemours, que la proposition que vous me faites est un peu extraordinaire, et que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés; mais de plus, si l'on a vu tomber cette lettre de votre poche, il me paroît difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. Je croyois vous avoir appris, répondit le vidame, que l'on a dit à la reine Dauphine que c'étoit de la vôtre qu'elle étoit tombée. Comment, reprit brusquement M. de Nemours, qui vit dans ce moment les mauvais offices que cette méprise lui pouvoit faire auprès de madame de Clèves, l'on a dit à la reine Dauphine que c'est moi qui ai laissé tomber cette lettre? Oui, reprit le vidame, on le lui a dit; et ce qui a fait cette méprise, c'est qu'il y avoit plusieurs gentilshommes des reines dans

une des chambres du jeu de paume, où étoient nos habits, et que vos gens et les miens ont été quérir en même-temps : la lettre est tombée, ces gentilshommes l'ont ramassée, et l'ont lue tout haut. Les uns ont cru qu'elle étoit à vous et les autres à moi. Châtelart qui l'a prise, et à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avoit donnée à la reine Dauphine comme une lettre qui étoit à vous; et ceux qui en ont parlé à la reine, ont dit par malheur qu'elle étoit à moi; ainsi vous pouvez faire aisément ce que je souhaite, et m'ôter de l'embarras où je suis.

M. de Nemours avoit toujours fort aimé le vidame de Chartres, et ce qu'il étoit à madame de Clèves, le lui rendoit encore plus cher. Néanmoins il ne pouvoit se résoudre à prendre le hasard qu'elle entendît parler de cette lettre comme d'une chose où il avoit intérêt. Il se mit à rêver profondément, et le vidame se doutant à peu près du sujet de sa rêverie : Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre maîtresse, et même vous me donneriez lieu de croire que c'est avec la reine Dauphine, si le peu de jalousie que je vous vois de M. d'Anville ne m'en ôtoit

la pensée; mais quoi qu'il en soit, il est juste que vous ne sacrifiiez pas votre repos au mien, et je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez, que cette lettre s'adresse à moi, et non pas à vous : voilà un billet de madame d'Amboise, qui est amie de madame de Thémines, et à qui elle s'est fiée de tous les sentimens qu'elle a eus pour moi. Par ce billet, elle me redemande cette lettre de son amie que j'ai perdue. Mon nom est sur le billet; et ce qui est dedans prouve, sans aucun doute, que la lettre que l'on me redemande est la même que l'on a trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, et je consens que vous le montriez à votre maîtresse pour vous justifier. Je vous conjure de ne perdre pas un moment, et d'aller dès ce matin chez madame la Dauphine.

M. de Nemours le promit au vidame de Chartres, et prit le billet de madame d'Amboise : néanmoins son dessein n'étoit pas de voir la reine Dauphine, il trouvoit qu'il avoit quelque chose de plus pressé à faire. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à madame de Clèves; et ne pouvoit pas supporter qu'une personne

qu'il aimoit si éperdûment, eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure où il crut qu'elle pouvoit être éveillée, et lui fit dire qu'il ne demanderoit pas à avoir l'honneur de la voir à une heure si extraordinaire, si une affaire de conséquence ne l'y obligeoit. Madame de Clèves étoit encore au lit, l'esprit aigri et agité des tristes pensées qu'elle avoit eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise lorsqu'on lui dit que M. de Nemours la demandoit. L'aigreur où elle étoit, ne la fit point balancer à répondre qu'elle étoit malade, et qu'elle ne pouvoit lui parler. Ce prince ne fut pas blessé de ce refus : une marque de froideur dans un temps où elle pouvoit avoir de la jalousie, n'étoit pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de M. de Clèves, et lui dit qu'il venoit de celui de madame sa femme, qu'il étoit bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire importante pour le vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à M. de Clèves la conséquence de cette affaire, et M. de Clèves le mena à l'heure même

dans la chambre de sa femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle auroit eu peine à cacher son trouble et son étonnement de voir entrer M. de Nemours conduit par son mari. M. de Clèves lui dit qu'il s'agissoit d'une lettre, où l'on avoit besoin de son secours pour les intérêts du vidame; qu'elle verroit avec M. de Nemours ce qu'il y avoit à faire, et que pour lui il s'en alloit chez le roi qui venoit de l'envoyer quérir.

M. de Nemours demeura seul auprès de madame de Clèves, comme il le pouvoit souhaiter. Je viens vous demander, madame, lui dit-il, si madame la Dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Châtelart lui remit hier entre les mains. Elle m'en a dit quelque chose, répondit madame de Clèves; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon oncle, et je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours, il n'y est pas nommé, néanmoins elle s'adresse à lui, et il lui est très-important que vous la retiriez des mains de madame la Dauphine. J'ai peine à comprendre, reprit madame de Clèves, pourquoi il lui

importe que cette lettre ne soit pas vue, et pourquoi il faut la redemander sous son nom. Si vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, madame, dit M. de Nemours, je vous ferai bientôt voir la vérité, et vous apprendrez des choses si importantes pour monsieur le Vidame, que je ne les aurois pas même confiées à M. le prince de Clèves, si je n'avois eu besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire, seroit inutile, répondit madame de Clèves avec un air assez sec; et il vaut mieux que vous alliez trouver la reine Dauphine, et que sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous prenez à cette lettre, puisqu'aussi bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

L'aigreur que M. de Nemours voyoit dans l'esprit de madame de Clèves, lui donnoit le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu, et balançoit son impatience de se justifier. Je ne sais, madame, reprit-il, ce qu'on peut avoir dit à madame la Dauphine; mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre, et elle s'adresse à M. le Vidame. Je le crois, répliqua madame de Clèves;

mais on a dit le contraire à la reine Dauphine; et il ne lui paroîtra pas vraisemblable que les lettres de M. le Vidame tombent de vos poches : c'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne sais point, à cacher la vérité à la reine Dauphine, je vous conseille de la lui avouer. Je n'ai rien à lui avouer, reprit-il, la lettre ne s'adresse pas à moi, et s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader, ce n'est pas madame la Dauphine : mais, madame, comme il s'agit en ceci de la fortune de M. le vidame, trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité. Madame de Clèves témoigna par son silence qu'elle étoit prête à l'écouter; et M. de Nemours lui conta le plus succinctement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il venoit d'apprendre du vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement, et à être écoutées avec attention, madame de Clèves les entendit avec une froideur si grande, qu'il sembloit qu'elle ne les crût pas véritables, ou qu'elles lui fussent indifférentes. Son esprit demeura dans cette situation, jusqu'à ce que M. de Nemours lui parla du

billet de madame d'Amboise, qui s'adressoit au vidame de Chartres, et qui étoit la preuve de tout ce qu'il lui venoit de dire. Comme madame de Clèves savoit que cette femme étoit amie de madame de Thémines, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disoit M. de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressoit peut-être pas à lui. Cette pensée la tira tout d'un coup et malgré elle de la froideur qu'elle avoit eue jusqu'alors. Ce prince, après lui avoir lu ce billet qui faisoit sa justification, le lui présenta pour le lire, et lui dit qu'elle en pouvoit connoître l'écriture: elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressoit au vidame de Chartres, et de le lire tout entier pour juger si la lettre que l'on redemandoit, étoit la même qu'elle avoit entre les mains. M. de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader; et comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit madame de Clèves qu'il n'avoit point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras et le péril où étoit le vidame, à le blâmer de sa méchante con-

duite, à chercher les moyens de le secourir : elle s'étonna du procédé de la reine, elle avoua à M. de Nemours qu'elle avoit la lettre ; enfin, sitôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert et tranquille dans les mêmes choses qu'elle sembloit d'abord ne pas daigner entendre. Ils convinrent qu'il ne falloit point rendre la lettre à la reine Dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à madame de Martigues, qui connoissoit l'écriture de madame de Thémines, et qui auroit aisément deviné par l'intérêt qu'elle prenoit au vidame, qu'elle s'adressoit à lui. Ils trouvèrent aussi qu'il ne falloit pas confier à la reine Dauphine tout ce qui regardoit la reine sa belle-mère. Madame de Clèves, sous le prétexte des affaires de son oncle, se prêtoit avec plaisir à garder tous les secrets que M. de Nemours lui confioit.

Ce prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du vidame ; et la liberté où il se trouvoit de l'entretenir, lui auroit donné une hardiesse qu'il n'avoit encore osé prendre, si l'on ne fût venu dire à madame de Clèves, que la reine Dauphine lui ordonnoit de l'aller trouver. M. de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le

vidame pour lui dire qu'après l'avoir quitté, il avoit pensé qu'il étoit plus à propos de s'adresser à madame de Clèves qui étoit sa nièce, que d'aller droit à madame la Dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avoit fait, et pour en faire espérer un bon succès.

Cependant madame de Clèves s'habilla en diligence pour aller chez la reine. A peine parut-elle dans sa chambre, que cette princesse la fit approcher, et lui dit tout bas : Il y a deux heures que je vous attends, et jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité que je l'ai été ce matin. La reine a entendu parler de la lettre que je vous donnai hier; elle croit que c'est le vidame de Chartres qui l'a laissé tomber. Vous savez qu'elle y prend quelque intérêt : elle a fait chercher cette lettre; elle l'a fait demander à Châtelart; il a dit qu'il me l'avoit donnée : on me l'est venu demander sur le prétexte que c'étoit une jolie lettre qui donnoit de la curiosité à la reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez; j'ai cru qu'elle s'imagineroit que je vous l'avois mise entre les mains à cause du vidame votre oncle, et qu'il y avoit une grande intelligence entre lui et moi. Il

m'a déjà paru qu'elle souffroit avec peine qu'il me vît souvent; de sorte que j'ai dit que la lettre étoit dans les habits que j'avois hier, et que ceux qui en avoient la clef, étoient sortis. Donnez-moi promptement cette lettre, ajouta-t-elle, afin que je la lui envoie, et que je la lise avant que de l'envoyer, pour voir si je n'en connoîtrai point l'écriture.

Madame de Clèves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avoit pensé. Je ne sais, madame, comment vous ferez, répondit-elle; car M. de Clèves à qui je l'avois donnée à lire, l'a rendue à M. de Nemours qui est venu dès ce matin le prier de vous la redemander. M. de Clèves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avoit, et il a eu la foiblesse de céder aux prières que M. de Nemours lui a faites de la lui rendre. Vous me mettez dans le plus grand embarras où je puisse jamais être, répartit madame la Dauphine, et vous avez tort d'avoir rendu cette lettre à M. de Nemours: puisque c'étoit moi qui vous l'avois donnée, vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la reine, et que pourra-t-elle s'imaginer? Elle croira, et avec apparence, que

cette lettre me regarde, et qu'il y a quelque chose entre le vidame et moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à M. de Nemours. Je suis très-affligée, répondit madame de Clèves, de l'embarras que je vous cause : je le crois aussi grand qu'il est; mais c'est la faute de M. de Clèves, et non pas la mienne. C'est la vôtre, répliqua madame la Dauphine, de lui avoir donné la lettre, et il n'y a que vous de femme au monde qui fasse confidence à son mari de toutes les choses qu'elle sait : je crois que j'ai tort, madame, répliqua madame de Clèves; mais songez à réparer ma faute, et non pas à l'examiner. Ne vous souvenez-vous point à-peu-près de ce qui est dans cette lettre, dit alors la reine Dauphine? Oui, madame, répondit-elle, je m'en ressouviens, et l'ai relue plus d'une fois. Si cela est, reprit madame la Dauphine, il faut que vous alliez tout-à-l'heure la faire écrire d'une main inconnue, je l'enverrai à la reine, elle ne la montrera pas à ceux qui l'ont vue; quand elle le feroit, je soutiendrai toujours que c'est celle que Châtelart m'a donnée, et il n'oseroit dire le contraire.

Madame de Clèves entra dans cet expé-

dient; et d'autant plus qu'elle pensa qu'elle enverroit quérir M. de Nemours pour ravoir la lettre même, afin de la faire copier mot à mot et d'en faire à peu près imiter l'écriture, et elle crut que la reine y seroit infailliblement trompée. Sitôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son mari l'embarras de madame la Dauphine, et le pria d'envoyer chercher M. de Nemours. On le chercha ; il vint en diligence. Madame de Clèves lui dit tout ce qu'elle avoit déjà appris à son mari, et lui demanda sa lettre ; mais M. de Nemours répondit qu'il l'avoit déjà rendue au vidame de Chartres, qui avoit eu tant de joie de la r'avoir et de se trouver hors du péril qu'il auroit couru, qu'il l'avoit renvoyée à l'heure même à l'amie de madame de Thémines. Madame de Clèves se retrouva dans un nouvel embarras; et enfin, après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enfermèrent pour y travailler : on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne, et on renvoya tous les gens de M. de Nemours. Cet air de mystère et de confidence n'étoit pas d'un médiocre charme pour ce prince, et même pour madame de Clèves. La présence de

son mari et les intérêts du vidame de Chartres la rassuroient en quelque sorte sur ses scrupules; elle ne sentoit que le plaisir de voir M. de Nemours; elle en avoit une joie pure et sans mélange qu'elle n'avoit jamais sentie : cette joie lui donnoit une liberté et un enjouement dans l'esprit que M. de Nemours ne lui avoit jamais vus et qui redoubloient son amour. Comme il n'avoit point eu encore de si agréables momens, sa vivacité en étoit augmentée; et quand madame de Clèves voulut commencer à se souvenir de la lettre et à l'écrire, ce prince, au lieu de lui aider sérieusement, ne faisoit que l'interrompre et lui dire des choses plaisantes. Madame de Clèves entra dans le même esprit de gaîté, de sorte qu'il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient enfermés, et on étoit déjà venu deux fois de la part de la reine Dauphine, pour dire à madame de Clèves de se dépêcher, qu'ils n'avoient pas encore fait la moitié de la lettre.

M. de Nemours étoit bien aise de faire durer un temps qui lui étoit si agréable, et oublioit les intérêts de son ami. Madame de Clèves ne s'ennuyoit pas et oublioit aussi les intérêts de son oncle; enfin

à peine à quatre heures la lettre étoit-elle achevée, et elle étoit si mal, et l'écriture dont on la fit copier ressembloit si peu à celle que l'on avoit eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la reine n'eût guères pris de soin de connoître la vérité pour ne la pas connoître; aussi n'y fut-elle pas trompée. Quelque soin que l'on prît de lui persuader que cette lettre s'adressoit à M. de Nemours, elle demeura convaincue, non-seulement qu'elle étoit au vidame de Chartres, mais elle crut que la reine Dauphine y avoit part, et qu'il y avoit quelque intelligence entre eux : cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avoit pour cette princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais et qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle; et soit que le cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre, qui lui fit voir qu'elle étoit trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies que le vidame lui avoit déjà faites, il est certain qu'il ne put jamais se raccommoder sincèrement avec elle : leur liaison se rompit, et elle le perdit ensuite à la conju-

ration d'Amboise, où il se trouva embarrassé.

Après qu'on eut envoyé la lettre à madame la Dauphine, M. de Clèves et M. de Nemours s'en allèrent. Madame de Clèves demeura seule, et sitôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe, et regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle étoit le soir, d'avec celui où elle se trouvoit alors : elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avoit fait paroître à M. de Nemours, tant qu'elle avoit cru que la lettre de madame de Thémines s'adressoit à lui; quel calme et quelle douceur avoient succédé à cette aigreur, sitôt qu'il l'avoit persuadée que cette lettre ne le regardoit pas. Quand elle pensoit qu'elle s'étoit reproché comme un crime le jour précédent de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvoit avoir fait naître, et que par son aigreur elle lui avoit fait paroître des sentimens de jalousie qui étoient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnoissoit plus elle-même; quand elle pensoit encore que M. de Nemours voyoit

bien qu'elle connoissoit son amour ; qu'il voyoit bien aussi que malgré cette connoissance elle ne l'en traitoit pas plus mal en présence même de son mari ; qu'au contraire elle ne l'avoit jamais regardé si favorablement ; qu'elle étoit cause que M. de Clèves l'avoit envoyé quérir, et qu'ils venoient de passer une après-dînée ensemble en particulier, elle trouvoit qu'elle étoit d'intelligence avec M. de Nemours; qu'elle trompoit le mari du monde qui méritoit le moins d'être trompé ; et elle étoit honteuse de paroître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant. Mais ce qu'elle pouvoit moins supporter que tout le reste, étoit le souvenir de l'état où elle avoit passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avoit causées la pensée que M. de Nemours aimoit ailleurs, et qu'elle étoit trompée.

Elle avoit ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie ; elle n'avoit pensé qu'à se défendre d'aimer monsieur de Nemours, et elle n'avoit point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avoit donnés cette lettre fussent effacés, ils ne laissèrent pas de lui

ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée, et de lui donner des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avoit jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir pas encore pensé combien il étoit peu vraisemblable qu'un homme comme monsieur de Nemours, qui avoit toujours fait paroître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle trouva qu'il étoit presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. Mais quand je le pourrois être, disoit-elle, qu'en veux-je faire? Veux-je la souffrir? Veux-je y répondre? Veux-je m'engager dans une galanterie? Veux-je manquer à monsieur de Clèves? Veux-je me manquer à moi-même? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi, toutes mes résolutions sont inutiles; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de monsieur de Nemours; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paroître mon voyage; et si

monsieur de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher, ou à vouloir en savoir les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution, et passa tout le soir chez elle sans aller savoir de madame la Dauphine ce qui étoit arrivé de la fausse lettre du vidame.

Quand monsieur de Clèves fut revenu, elle lui dit qu'elle vouloit aller à la campagne, qu'elle se trouvoit mal, et qu'elle avoit besoin de prendre l'air. Monsieur de Clèves à qui elle paroissoit d'une beauté qui ne lui persuadoit pas que ses maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, et lui répondit qu'elle oublioit que les noces des princesses, et le tournoi s'alloient faire, et qu'elle n'avoit pas trop de temps pour se préparer à y paroître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son mari ne la firent pas changer de dessein; elle le pria de trouver bon que pendant qu'il iroit à Compiègne avec le roi, elle allât à Coulommiers qui étoit une belle maison, à une journée de Paris, qu'ils faisoient bâtir avec soin. Monsieur de Clèves y consentit : elle y alla dans le des-

sein de n'en pas revenir sitôt; et le roi partit pour Compiègne, où il ne devoit être que peu de jours.

Monsieur de Nemours avoit eu bien de la douleur de n'avoir point revu madame de Clèves depuis cette après-dînée qu'il avoit passée avec elle agréablement, et qui avoit augmenté ses espérances. Il avoit une impatience de la revoir qui ne lui donnoit point de repos, de sorte que quand le roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa sœur la duchesse de Mercœur qui étoit à la campagne, assez près de Coulommiers. Il proposa au vidame d'y aller avec lui; il accepta aisément cette proposition que monsieur de Nemours lui fit dans l'espérance de voir madame de Clèves, et d'aller chez elle avec le vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, et ne pensa qu'à les divertir et à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étoient à la chasse à courir le cerf, monsieur de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devoit tenir pour s'en retourner, il sut qu'il étoit proche de Coulommiers. A ce mot de Coulommiers, sans faire aucune réflexion, et sans savoir

quel étoit son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on lui montroit. Il arriva dans la forêt, et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisoient vers le château. Il trouva au bout de ces routes un pavillon dont le dessous étoit un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un étoit ouvert sur un jardin de fleurs, qui n'étoit séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnoit sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon, et il se seroit arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vît venir par cette allée du parc M. et madame de Clèves accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'étoit pas attendu à trouver M. de Clèves qu'il avoit laissé auprès du roi, son premier mouvement le porta à se cacher: il entra dans le cabinet qui donnoit sur le jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui étoit ouverte sur la forêt; mais voyant que madame de Clèves et son mari s'étoient assis sous le pavillon, que leurs domestiques demeuroient dans le parc, et qu'ils ne pouvoient venir à lui sans passer dans le lieu où étoient M. et madame de Clèves, il ne

put se refuser le plaisir de voir cette princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnoit plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux.

Il entendit que M. de Clèves disoit à sa femme : Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris? Qui vous peut retenir à la campagne? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude, qui m'étonne et qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, et que l'on ne cherche du repos. Le repos, répliqua-t-il, n'est guères propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous et dans la cour, de manière à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrois plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un em-

barras qui augmentoit toujours : mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurois beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent presque jamais. Ah, madame! s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule; je ne les sais point, et je vous conjure de me les dire. Il la pressa long-temps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger; et après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentoit toujours la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés : puis tout d'un coup, prenant la parole et le regardant : Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. Que me faites-vous envisager, madame, s'écria M. de Clèves ? Je n'oserois vous le dire de peur de vous offenser. Madame de Clèves

ne répondit point ; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avoit pensé, vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. Hé bien ! monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari : mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de foiblesse, et je ne craindrois pas d'en laisser paroître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avois encore madame de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentimens qui vous déplaisent ; du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari, que l'on n'en a jamais eu : conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez.

M. de Clèves étoit demeuré pendant tout ce discours la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avoit pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il la vit à ses genoux le visage couvert de larmes, et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si dans les premiers momens d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paroissez plus digne d'estime et d'admiration, que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais existé. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue : vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore : je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? Depuis quand vous plaît-il? Qu'a-t-il fait pour vous plaire? Quel chemin a-t-il trouvé pour

aller à votre cœur? Je m'étois consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il étoit incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire : j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant ; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté, il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi, sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari ; mais, madame, achevez, et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle, je suis résolue de ne pas vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves, je connois trop le monde, pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit

amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre; et encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle, j'ai de la force pour taire ce que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait, n'a pas été par foiblesse; et il faut plus de courage pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de la cacher.

M. de Nemours ne perdoit pas une parole de cette conversation; et ce que venoit de dire madame de Clèves, ne lui donnoit guère moins de jalousie qu'à son mari. Il étoit si éperdûment amoureux d'elle, qu'il croyoit que tout le monde avoit les mêmes sentimens. Il étoit véritable aussi qu'il avoit plusieurs rivaux; mais il s'en imaginoit encore davantage, et son esprit s'égaroit à chercher celui dont madame de Clèves vouloit parler. Il avoit cru bien des fois qu'il ne lui étoit pas désagréable, et il avoit fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devoit être bien violente pour avoir recours à un remède

si extraordinaire. Il étoit si transporté qu'il ne savoit quasi ce qu'il voyoit, et il ne pouvoit pardonner à M. de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachoit.

M. de Clèves faisoit néanmoins tous ses efforts pour le savoir ; et après qu'il l'en eut pressée inutilement : Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité ; ne m'en demandez pas davantage, et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire : contentez-vous de l'assurance que je vous donne encore, qu'aucune de mes actions n'a fait paroître mes sentimens, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. Ah ! madame, reprit tout d'un coup M. de Clèves, je ne vous saurois croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, madame, vous avez donné ce portrait qui m'étoit si cher et qui m'appartenoit si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentimens ; vous aimez, on le sait, votre vertu jusqu'ici vous a garantie du reste. Est-il possible ! s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un

aveu comme le mien qu'aucune raison ne m'obligeoit à vous faire. Fiez-vous à mes paroles, c'est par un assez grand prix que j'achette la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait : il est vrai que je le vis prendre ; mais je ne voulus pas faire paroître que je le voyois, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a pas encore osé dire. Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimoit, reprit M. de Clèves, et quelles marques de passion vous a-t-on données? Epargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous dire des détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma foiblesse. Vous avez raison, madame, reprit-il, je suis injuste, refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses ; mais ne vous offensez pourtant pas, si je vous les demande.

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens qui étoient demeurés dans les allées, vinrent avertir M. de Clèves, qu'un gentilhomme venoit le chercher de la part du roi, pour lui ordonner de se trouver le

soir à Paris. M. de Clèves fut contraint de s'en aller; et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la supplioit de venir le lendemain, et qu'il la conjuroit de croire que quoiqu'il fût affligé, il avoit pour elle une tendresse et une estime dont elle devoit être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que madame de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venoit de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'étoit ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'étoit creusé un abîme dont elle ne sortiroit jamais. Elle se demandoit pourquoi elle avoit fait une chose si hasardeuse, et elle trouvoit qu'elle s'y étoit engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu dont elle ne trouvoit point d'exemple, lui en faisoit voir tout le péril.

Mais quand elle venoit à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, étoit le seul qui la pouvoit défendre contre M. de Nemours, elle trouvoit qu'elle ne devoit point se repentir, et qu'elle n'avoit point trop hasardé. Elle passa toute la nuit,

pleine d'incertitude, de trouble et de crainte ; mais enfin le calme revint dans son esprit. Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritoit si bien, qui avoit tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venoit de lui en donner encore des marques par la manière dont il avoit reçu ce qu'elle lui avoit avoué.

Cependant M. de Nemours étoit sorti du lieu où il avoit entendu une conversation qui le touchoit si sensiblement, et s'étoit enfoncé dans la forêt. Ce qu'avoit dit madame de Clèves de son portrait, lui avoit redonné la vie, en lui faisant connoître que c'étoit lui qu'elle ne haïssoit pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie ; mais elle ne fut pas longue, quand il fit réflexion que la même chose qui lui venoit d'apprendre qu'il avoit touché le cœur de madame de Clèves, le devoit persuader aussi qu'il n'en recevroit jamais nulle marque, et qu'il étoit impossible d'engager une personne qui avoit recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouva de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente

de toutes celles de son sexe. Enfin, il se trouva cent fois heureux et malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt, et il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour; il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avoit retenu, il s'en démêla le mieux qui lui fût possible, et revint ce jour même à Pâris avec le vidame.

Ce prince étoit si rempli de sa passion, et si surpris de ce qu'il avoit entendu, qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire, qui est de parler en termes généraux de ses sentimens particuliers, et de conter ses propres aventures sous des noms empruntés. En revenant, il tourna la conversation sur l'amour, il exagéra le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée. Il parla des effets bizarres de cette passion, et enfin, ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnoit l'action de madame de Clèves, il la conta au vidame, sans lui nommer la personne, et sans lui dire qu'il y eût aucune part; mais il la conta avec tant de chaleur et avec tant d'admiration, que le vidame soupçonna aisément que cette his-

toire regardoit ce prince. Il le pressa extrêmement de le lui avouer; il lui dit qu'il connoissoit depuis long-temps qu'il avoit quelque pasion violente, et qu'il y avoit de l'injustice de se défier d'un homme qui lui avoit confié le secret de sa vie. M. de Nemours étoit trop amoureux pour avouer son amour; il l'avoit toujours caché au vidame, quoique ce fût l'homme de la cour qu'il aimât le mieux. Il lui répondit qu'un de ses amis lui avoit conté cette aventure, et lui avoit fait promettre de n'en point parler, et qu'il le conjuroit aussi de garder le secret. Le vidame l'assura qu'il n'en parleroit point: néanmoins M. de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant M. de Clèves étoit allé trouver le roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais mari n'avoit eu une passion si violente pour sa femme, et ne l'avoit tant estimée. Ce qu'il venoit d'apprendre ne lui en ôtoit pas l'estime: mais elle lui en donnoit d'une espèce différente de celle qu'il avoit eue jusqu'alors. Ce qui l'occupoit le plus, étoit l'envie de deviner celui qui avoit su lui plaire. M. de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avoit de plus aimable à la cour;

et le chevalier de Guise, et le maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avoient pensé à lui plaire, et qui lui rendoient encore beaucoup de soins; de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il falloit que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, et le roi le mena dans son cabinet pour lui dire qu'il l'avoit choisi pour conduire Madame en Espagne; qu'il avoit cru que personne ne s'acquitteroit mieux que lui de cette commission, et que personne aussi ne feroit tant d'honneur à la France que madame de Clèves. M. de Clèves reçut l'honneur de ce choix comme il le devoit, et le regarda même comme une chose qui éloigneroit sa femme de la cour, sans qu'il parût de changement dans sa conduite : néanmoins le temps de ce départ étoit encore trop éloigné pour être un remède à l'embarras où il se trouvoit. Il écrivit à l'heure même à madame de Clèves, pour lui apprendre ce que le roi venoit de lui dire, et il lui manda encore qu'il vouloit absolument qu'elle revînt à Paris. Elle y revint comme il l'ordonnoit, et lorsqu'ils se virent, ils se trouvèrent tous deux dans une tristesse extraordinaire.

M. de Clèves lui parla comme le plus

honnête homme du monde, et le plus digne ce qu'elle avoit fait. Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il, vous avez plus de force et plus de vertu que vous ne pensez; ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige, je ne suis affligé que de vous voir pour un autre des sentimens que je n'ai pu vous donner. Je ne sais que vous répondre, lui dit-elle, je meurs de honte en vous en parlant; épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations, réglez ma conduite, faites que je ne voie personne; c'est tout ce que je vous demande; mais trouvez bon que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paroître si peu digne de vous, et que je trouve si indigne de moi. Vous avez raison, madame, répliqua-t-il, j'abuse de votre douceur et de votre confiance; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, et songez que quoique vous m'ayiez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité, avec laquelle je ne saurois vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que celui que je dois envier, est le maréchal de Saint-André, le duc de Nemours, ou le

chevalier de Guise. Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, et je ne vous donnerai aucun lieu par mes réponses, de diminuer ni de fortifier vos soupçons; mais si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paroîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trouvez bon que, sur le prétexte de quelque maladie, je ne voie personne. Non, madame, répliqua-t-il, on démêleroit bientôt que ce seroit une chose supposée; et de plus, je ne veux me fier qu'à vous-même : c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi. De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrois vous en prescrire.

M. de Clèves ne se trompoit pas : la confiance qu'il témoignoit à sa femme, la fortifioit davantage contre M. de Nemours, et lui faisoit prendre des résolutions plus austères qu'aucune contrainte n'auroit pu faire. Elle alla donc au Louvre et chez la reine Dauphine à son ordinaire : mais elle évitoit la présence et les yeux de M. de Nemours avec tant de soin, qu'elle

lui ôta quasi toute la joie qu'il avoit de se croire aimé d'elle. Il ne voyoit rien dans ses actions qui ne lui persuadât le contraire. Il ne savoit quasi si ce qu'il avoit entendu n'étoit point un songe, tant il y trouvoit peu de vraisemblance. La seule chose qui l'assuroit qu'il ne s'étoit pas trompé, étoit l'extrême tristesse de madame de Clèves, quelques efforts qu'elle fît pour la cacher : peut-être que des regards et des paroles obligeantes n'eussent pas tant augmenté l'amour de monsieur de Nemours, que faisoit cette conduitte austère.

Un soir que M. et madame de Clèves étoient chez la reine, quelqu'un dit que le bruit couroit que le roi nommeroit encore un grand seigneur de la cour, pour aller conduire madame en Espagne. M. de Clèves avoit les yeux sur sa femme, dans le temps qu'on ajouta que ce seroit peut-être le chevalier de Guise ou le maréchal de Saint-André. Il remarqua qu'elle n'avoit point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire que pas un des deux n'étoit celui dont elle craignoit la présence : et voulant s'éclaircir de ses soup-

çons, il entra dans le cabinet de la reine, où étoit le roi. Après y avoir demeuré quelque temps, il revint auprès de sa femme, et lui dit tout bas, qu'il venoit d'apprendre que ce seroit M. de Nemours qui iroit avec eux en Espagne.

Le nom de M. de Nemours, et la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage, en présence de son mari, donna un tel trouble à madame de Clèves, qu'elle ne le put cacher; et voulant y donner d'autres raisons : c'est un choix bien désagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce prince. Il partagera tous les honneurs, et il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelqu'autre. Ce n'est pas la gloire, madame, reprit M. de Clèves, qui vous fait appréhender que M. de Nemours ne vienne avec moi. Le chagrin que vous en avez, vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurois appris d'une autre femme, par la joie qu'elle en auroit eue. Mais ne craignez point : ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, et je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyois déjà que trop. Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter par

sa présence l'extrême embarras où il voyoit sa femme.

M. de Nemours entra dans cet instant, et remarqua d'abord l'état où étoit madame de Clèves. Il s'approcha d'elle, et lui dit tout bas, qu'il n'osoit par respect lui demander ce qui la rendoit plus rêveuse que de coutume. La voix de M. de Nemours la fit revenir; et le regardant sans avoir entendu ce qu'il venoit de lui dire, pleine de ses propres pensées et de la crainte que son mari ne le vît auprès d'elle : au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. Hélas! madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop; de quoi pouvez-vous vous plaindre? Je n'ose vous parler, je n'ose même vous regarder : je ne vous approche qu'en tremblant. Par où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire? Et pourquoi me faites-vous paroître que j'ai quelque part au chagrin où je vous vois? Madame de Clèves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à M. de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avoit fait en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre, et s'en revint chez elle, l'esprit plus agité qu'elle ne l'avoit jamais eu. Son mari s'aperçut aisément de l'augmentation de son

embarras. Il vit qu'elle craignoit qu'il ne lui parlât de ce qui s'étoit passé. Il la suivit dans un cabinet où elle étoit entrée. Ne m'évitez point, madame, lui dit-il, je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire : je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt : j'en suis assez puni, par ce que j'ai appris. M. de Nemours étoit de tous les hommes celui que je craignois le plus. Je vois le péril où vous êtes : ayez du pouvoir sur vous, pour l'amour de vous-même, et, s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, et qui a pour vous une passion plus tendre et plus violente que celui que votre cœur lui préfère. M. de Clèves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles, et eut peine à les achever. Sa femme en fut pénétrée, et, fondant en larmes, elle l'embrassa avec une tendresse et une douleur qui le mirent dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque temps sans se rien dire, et se séparèrent sans avoir la force de se parler.

Le préparatifs pour le mariage de Madame étoient achevés. Le duc d'Albe ar-

riva pour l'épouser : il fut reçu avec toute la magnificence et toutes les cérémonies qui se pouvoient faire dans une pareille occasion. Le roi envoya au-devant de lui le prince de Condé, les cardinaux de Lorraine et de Guise, les ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise et de Nemours. Ils avoient plusieurs gentilshommes, et grand nombre de pages vêtus de leurs livrées. Le roi attendit lui-même le duc d'Albe à la première porte du Louvre, avec les deux cents gentilshommes servans, et le connétable à leur tête. Lorsque ce duc fut proche du roi, il voulut lui embrasser les genoux ; mais le roi l'en empêcha, et le fit marcher à son côté jusques chez la reine, et chez Madame, à qui le duc d'Albe apporta un présent magnifique de la part de son maître. Il alla ensuite chez madame Marguerite, sœur du roi, lui faire les complimens de M. de Savoye, et l'assurer qu'il arriveroit dans peu de jours. L'on fit de grandes assemblées au Louvre pour faire voir les beautés de la cour au duc d'Albe et au prince d'Orange qui l'avoit accompagné.

Madame de Clèves n'osa se dispenser de s'y trouver, quelqu'envie qu'elle en

eût, par la crainte de déplaire à son mari, qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qui l'y déterminoit encore davantage, étoit l'absence de M. de Nemours. Il étoit allé au-devant de M. de Savoie; et, après que ce prince fut arrivé, il fut obligé de se tenir presque toujours auprès de lui, pour lui aider à toutes les choses qui regardoient les cérémonies de ses noces: cela fit que madame de Clèves ne rencontra pas ce prince aussi souvent qu'elle avoit accoutumé, et elle s'en trouvoit dans quelque sorte de repos.

Le vidame de Chartres n'avoit pas oublié la conversation qu'il avoit eue avec M. de Nemours. Il lui étoit demeuré dans l'esprit que l'aventure que ce prince lui avoit contée étoit la sienne propre; et il l'observoit avec tant de soin, que peut-être auroit-il démêlé la vérité, si l'arrivée du duc d'Albe et celle de M. de Savoie n'eussent fait un changement et une occupation dans la cour qui l'empêchèrent de voir ce qui auroit pu l'éclairer. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la disposition naturelle que l'on a de conter tout ce que l'on sait à ce que l'on aime, fit qu'il redit à madame de Martigues l'action extraor-

dinaire de cette personne, qui avoit avoué à son mari la passion qu'elle avoit pour un autre. Il l'assura que M. de Nemours étoit celui qui avoit inspiré cette violente passion, et il la conjura de lui aider à observer ce prince. Madame de Martigues fut bien aise d'apprendre ce que lui dit le vidame ; et la curiosité qu'elle avoit toujours vue à madame la Dauphine, pour ce qui regardoit M. de Nemours, lui donnoit encore plus d'envie de pénétrer cette aventure.

Peu de jours avant celui que l'on avoit choisi pour la cérémonie du mariage, la reine Dauphine donnoit à souper au roi son beau-père et à la duchesse de Valentinois. Madame de Clèves, qui étoit occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant elle trouva un gentilhomme qui la venoit quérir de la part de madame la Dauphine : comme elle entra dans sa chambre, cette princesse lui cria de son lit, où elle étoit, qu'elle l'attendoit avec une grande impatience. Je crois, madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, et qu'elle est sans doute causée par quelqu'autre chose, que par l'envie de me

voir. Vous avez raison, répliqua la reine Dauphine; mais néanmoins vous devez m'en être obligée, car je veux vous apprendre une aventure que je suis assurée que vous serez bien aise de savoir.

Madame de Clèves se mit à genoux devant son lit, et, par bonheur pour elle, elle n'avoit pas le jour au visage. Vous savez, lui dit cette reine, l'envie que nous avions de deviner ce qui causoit le changement qui paroît au duc de Nemours; je crois le savoir, et c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdûment amoureux et fort aimé d'une des plus belles personnes de la cour. Ces paroles, que madame de Clèves ne pouvoit s'attribuer, puisqu'elle ne croyoit pas que personne sût qu'elle aimoit ce prince, lui causèrent une douleur qu'il est aisé de s'imaginer. Je ne vois rien en cela, répondit-elle, qui doive surprendre d'un homme de l'âge de M. de Nemours, et fait comme il est. Ce n'est pas aussi, reprit madame la Dauphine, ce qui vous doit étonner; mais c'est de savoir que cette femme, qui aime M. de Nemours, ne lui en a jamais donné aucune marque, et que la peur qu'elle a eu de n'être pas toujours maîtresse de sa passion, a fait

qu'elle l'a avouée à son mari, afin qu'il l'ôtât de la cour. Et c'est M. de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis.

Si madame de Clèves avoit eu d'abord de la douleur par la pensée qu'elle n'avoit aucune part à cette aventure, les dernières paroles de madame la Dauphine lui donnèrent du désespoir, par la certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre, et demeura la tête penchée sur le lit pendant que la reine continuoit de parler, si occupée de ce qu'elle disoit, qu'elle ne prenoit pas garde à cet embarras. Lorsque madame de Clèves fut un peu remise : cette histoire ne me paroît guères vraisemblable, madame, répondit-elle, et je voudrois bien savoir qui vous l'a contée. C'est madame de Martigues, répliqua madame la Dauphine, qui l'a apprise du vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux ; il la lui a confiée comme un secret, et il la sait du duc de Nemours lui-même : il est vrai que le duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la dame, et ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé ; mais le vidame de Chartres n'en doute point.

Comme la reine Dauphine achevoit ces

paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Clèves étoit tournée d'une sorte qui l'empêchoit de voir qui c'étoit; mais elle n'en douta pas lorsque madame la Dauphine se récria avec un air de gaîté et de surprise; le voilà lui-même, et je veux lui demander ce qui en est. Madame de Clèves connut bien que c'étoit le duc de Nemours, comme ce l'étoit en effet. Sans se tourner de son côté, elle s'avança avec précipation vers madame la Dauphine, et lui dit tout bas qu'il falloit bien se garder de lui parler de cette aventure; qu'il l'avoit confiée au vidame de Chartres, et que ce seroit une chose capable de les brouiller. Madame la Dauphine lui répondit en riant qu'elle étoit trop prudente, et se retourna vers M. de Nemours. Il étoit paré pour l'assemblée du soir; et prenant la parole avec cette grace qui lui étoit si naturelle : Je crois, madame, lui dit-il, que je puis penser sans témérité que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous aviez dessein de me demander quelque chose, et que madame de Clèves s'y oppose, Il est vrai, répondit madame la Dauphine; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'a-

voir. Je veux savoir de vous si une histoire que l'on m'a contée est véritable, et si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux, et aimé d'une femme de la cour qui vous cache sa passion avec soin, et qui l'a avouée à son mari.

Le trouble et l'embarras de madame de Clèves étoient au-delà de tout ce que l'on peut s'imaginer, et si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'auroit trouvée agréable ; mais M. de Nemours étoit encore plus embarrassé, s'il est possible. Le discours de madame la Dauphine, dont il avoit eu lieu de croire qu'il n'étoit pas haï, en présence de madame de Clèves, qui étoit la personne de la cour en qui elle avoit le plus de confiance, et qui en avoit aussi le plus en elle, lui donnoit une si grande confusion de pensées bizarres, qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyoit madame de Clèves par sa faute, et la pensée du juste sujet qu'il lui donnoit de le haïr, lui causèrent un saisissement qui ne lui permit pas de répondre. Madame la Dauphine voyant à quel point il étoit interdit, regardez-le, regardez-le, dit-elle à madame de Clèves, et

jugez si cette aventure n'est pas la sienne.

Cependant M. de Nemours revenant de son premier trouble, et voyant l'importance de sortir d'un pas si dangereux, se rendit maître tout d'un coup de son esprit et de son visage. J'avoue, madame, dit-il, que l'on ne peut être plus surpris et plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le vidame de Chartres, en racontant l'aventure d'un de mes amis que je lui avois confiée. Je pourrois m'en venger, continua-t il en souriant, avec un air tranquille, qui ôta quasi à madame la Dauphine les soupçons qu'elle venoit d'avoir. Il m'a confié des choses qui ne sont pas d'une médiocre importance : mais je ne sais, madame, poursuivit-il, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure. Le vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir, mais pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, madame, que vous puissiez me la donner. Ce prince fut bien aise de dire quelque chose à madame la Dauphine qui eût du rapport à ce qu'il lui avoit fait paroître en d'autres temps, afin de lui détourner l'es-

prit des pensées qu'elle avoit pu avoir. Elle crut aussi bien entendre ce qu'il disoit ; mais sans y répondre, elle continua à lui faire la guerre de son embarras. J'ai été troublé, madame, lui répondit-il, pour l'intérêt de mon ami, et par les justes reproches qu'il me pourroit faire, d'avoir redit une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, et il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime : je sais seulement qu'il est l'homme du monde le plus amoureux et le plus à plaindre. Le trouvez-vous si à plaindre, répliqua madame la Dauphine, puisqu'il est aimé? Croyez-vous qu'il le soit, madame, reprit-il, et qu'une personne qui auroit une véritable passion, pût la découvrir à son mari? Cette personne ne connoît pas sans doute l'amour, et elle a pris pour lui une légère reconnoissance de l'attachement que l'on a pour elle. Mon ami ne peut se flatter d'aucune espérance : mais tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, et il ne changeroit pas son état contre celui du plus heureux amant du monde. Votre ami a une passion bien aisée à satisfaire, dit

madame la Dauphine, et je commence à croire que ce n'est pas de vous dont vous parlez. Il ne s'en faut guère, continua-t-elle, que je ne sois de l'avis de madame de Clèves, qui soutient que cette aventure ne peut être véritable. Je ne crois pas en effet qu'elle le puisse être, reprit madame de Clèves qui n'avoit point encore parlé; et quand il seroit possible qu'elle le fût, par où l'auroit-on pu savoir? Il n'y a pas d'apparence qu'une femme capable d'une chose si extraordinaire eût la foiblesse de la raconter; apparemment son mari ne l'auroit pas racontée non plus, ou ce seroit un mari bien indigne du procédé que l'on auroit eu avec lui. M. de Nemours qui vit les soupçons de madame de Clèves sur son mari, fut bien aise de les lui confirmer. Il savoit que c'étoit le plus redoutable rival qu'il eût à détruire. La jalousie, répondit-il, et la curiosité d'en savoir peut-être plus que l'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un mari.

Madame de Clèves étoit à la dernière épreuve de sa force et de son courage; et ne pouvant plus soutenir la conversation, elle alloit dire qu'elle se trouvoit mal,

lorsque par bonheur pour elle, la duchesse de Valentinois entra ; elle dit à madame la Dauphine que le roi alloit arriver. Cette reine passa dans son cabinet pour s'habiller. M. de Nemours s'approcha de madame de Clèves, comme elle la vouloit suivre. Je donnerois ma vie, madame, lui dit-il, pour vous parler un moment : mais de tout ce que j'aurois d'important à vous dire, rien ne me le paroît davantage que de vous supplier de croire, que si j'ai dit quelque chose où madame la Dauphine puisse prendre part, je l'ai fait par des raisons qui ne la regardent pas. Madame de Clèves ne fit pas semblant d'entendre monsieur de Nemours : elle le quitta sans le regarder, et se mit à suivre le roi qui venoit d'entrer. Comme il y avoit beaucoup de monde, elle s'embarrassa dans sa robe, et fit un faux pas : elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avoit pas la force de demeurer, et feignant de ne pouvoir se soutenir, elle s'en alla chez elle.

M. de Clèves vint au Louvre, et fut étonné de n'y pas trouver sa femme : on lui dit l'accident qui lui étoit arrivé. Il s'en retourna à l'heure même pour appren-

dre de ses nouvelles; il la trouva au lit, et il sut que son mal n'étoit pas considérable. Quand il eut été quelque temps auprès d'elle, il s'aperçut qu'elle étoit dans une tristesse si excessive, qu'il en fut surpris. Qu'avez-vous, madame, lui dit-il, il me paroît que vous avez quelqu'autre douleur que celle dont vous vous plaignez? J'ai la plus sensible affliction que je pouvois jamais avoir, répondit-elle: quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou pour mieux dire folle, que j'ai eue en vous? Ne méritois-je pas le secret, et quand je ne l'aurois pas mérité, votre propre intérêt ne vous engageroit-il pas? Falloit-il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire, vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence; les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvoient l'être. Cette aventure est sue, et on vient de me la conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. Que me dites-vous, madame, lui répondit-il? vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous et moi; et vous m'apprenez que la chose

est sue. Je ne me justifie pas de l'avoir redite, vous ne le sauriez croire; et il faut sans doute que vous ayez pris pour vous ce que l'on vous a dit de quelqu'autre. Ah! monsieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne : il n'y a point une autre femme capable de la même chose. Le hasard ne peut l'avoir fait inventer; on ne l'a jamais imaginée, et cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. Madame la Dauphine vient de me conter toute cette aventure; elle l'a sue par le vidame de Chartres, qui la sait de M. de Nemours. M. de Nemours! s'écria M. de Clèves, avec une action qui marquoit du transport et du désespoir! quoi! M. de Nemours sait que vous l'aimez, et que je le sais! Vous voulez toujours choisir M. de Nemours plutôt qu'un autre, répliqua-t-elle : je vous ai dit que je ne vous répondrois jamais sur vos soupçons. J'ignore si M. de Nemours sait la part que j'ai dans cette aventure et celle que vous lui avez donnée; mais il l'a contée au vidame de Chartres, et lui a dit qu'il la savoit d'un de ses amis, qui ne lui avoit pas nommé la personne. Il faut que cet ami de M. de

Nemours soit des vôtres, et que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir. A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confidence, reprit M. de Clèves, et voudroit-on éclaircir ses soupçons au prix d'apprendre à quelqu'un ce que l'on souhaiteroit de se cacher à soi-même? Songez plutôt, Madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi que ce secret soit échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, et vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. N'achevez point de m'accabler, s'écria-t-elle, et n'ayez point la dureté de m'accuser d'une faute que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner, et puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable d'en parler à quelqu'autre.

L'aveu que madame de Clèves avoit fait à son mari, étoit une si grande marque de sa sincérité; et elle nioit si fortement de s'être confiée à personne, que M. de Clèves ne savoit que penser: d'un autre côté, il étoit assuré de n'avoir rien redit; c'étoit une chose que l'on ne pouvoit avoir devinée; elle étoit sue; ainsi il falloit que

ce fût par l'un des deux : mais ce qui lui causoit une douleur violente, étoit de savoir que ce secret étoit entre les mains de quelqu'un, et qu'apparemment il seroit bientôt divulgué.

Madame de Clèves pensoit à peu près les mêmes choses : elle trouvoit également impossible que son mari eût parlé, et qu'il n'eût pas parlé ; ce qu'avoit dit M. de Nemours que la curiosité pouvoit faire faire des imprudences à un mari, lui paroissoit se rapporter si juste à l'état de M. de Clèves, qu'elle ne pouvoit croire que ce fût une chose que le hasard eût fait dire ; et cette vraisemblance la déterminoit à croire que M. de Clèves avoit abusé de la confiance qu'elle avoit en lui. Ils étoient si occupés l'un et l'autre de leurs pensées, qu'ils furent long-temps sans parler ; et ils ne sortirent de ce silence que pour redire les mêmes choses qu'ils avoient déjà dites plusieurs fois, et demeurèrent le cœur et l'esprit plus éloignés et plus altérés qu'ils ne les avoient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. M. de Clèves avoit épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adoroit, touchée

de passion pour un autre. Il ne lui restoit plus de courage; il croyoit même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire et son honneur étoient si vivement blessés. Il ne savoit plus que penser de sa femme : il ne voyoit plus quelle conduite il lui devoit faire prendre, ni comment il se devoit conduire lui-même; et il ne trouvoit de tous côtés que des précipices et des abîmes. Enfin, après une agitation et une incertitude très-longues, voyant qu'il devoit bientôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons ou la connoissance de son malheureux état. Il alla trouver madame de Clèves, et lui dit qu'il ne s'agissoit pas de démêler entre eux qui avoit manqué au secret, mais qu'il s'agissoit de faire voir que l'histoire que l'on avoit contée étoit une fable où elle n'avoit aucune part; qu'il dépendoit d'elle de le persuader à M. de Nemours et autres; qu'elle n'avoit qu'à agir avec lui, avec la sévérité et la froideur qu'elle devoit avoir pour un homme qui lui témoignoit de l'amour; que par ce procédé elle lui ôteroit aisément l'opinion qu'elle eut de l'inclination pour lui; qu'ainsi il ne falloit point s'affliger de tout ce qu'il

auroit pu penser, parce que si dans la suite elle ne faisoit paroître aucune foiblesse, toutes ses pensées se détruiroient aisément, et que surtout il falloit qu'elle allât au Louvre et aux assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles, M. de Clèves quitta sa femme, sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit, et la colère où elle étoit contre M. de Nemours lui fit croire qu'elle trouveroit aussi beaucoup de facilité à l'exécuter; mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, et d'y paroître avec un visage tranquille et un esprit libre : néanmoins, comme elle devoit porter la robe de madame la Dauphine, et que c'étoit une chose où elle avoit été préférée à plusieurs autres princesses, il n'y avoit pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit et sans en faire chercher des raisons. Elle se résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer, et pour s'abandonner à tous les sentimens dont elle étoit agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet : de tous ses maux, celui qui se présentoit à elle avec le plus de violence, étoit d'avoir sujet de

se plaindre de M. de Nemours, et de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvoit douter qu'il n'eût conté cette aventure au vidame de Chartres, il l'avoit avoué, et elle ne pouvoit douter aussi par la manière dont il avoit parlé, qu'il ne sût que l'aventure la regardoit. Comment excuser une si grande imprudence, et qu'étoit devenue l'extrême discrétion de ce prince, dont elle avoit été si touchée? Il a été discret, disoit-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur même incertain, a fini sa discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il étoit aimé, sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvoit dire : je n'ai pas avoué que c'étoit lui que j'aimois, il l'a soupçonné, et il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en auroit usé de la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devoit faire ma félicité. Je serai bientôt regardée de tout le monde comme une per-

sonne qui a une folle et violente passion. Celui pour qui je l'ai ne l'ignore plus; et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos et même ma vie! Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes; mais quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentoit bien qu'elle auroit eu la force de les supporter si elle avoit été satisfaite de M. de Nemours.

Ce prince n'étoit pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avoit eue d'avoir parlé au vidame de Chartres, et les cruelles suites de cette imprudence, lui donnoient un déplaisir mortel. Il ne pouvoit se représenter sans être accablé, l'embarras, le trouble et l'affliction où il avoit vu madame de Clèves. Il étoit inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure qui, bien que galantes par elles-mêmes, lui paroissoient dans ce moment grossières ou peu polies, puisqu'elles avoient fait entendre à madame de Clèves qu'il n'ignoroit pas qu'elle étoit cette femme qui avoit une passion violente, et qu'il étoit celui pour qui elle l'avoit. Tout ce qu'il eût pu souhaiter, eût été une conversation avec elle; mais il trouvoit qu'il la devoit craindre plutôt que de la désirer. Qu'au-

rois-je à lui dire, s'écrioit-il ? Irois-je encore lui montrer ce que je ne lui ai déjà que trop fait connoître ? Lui ferai-je voir que je sais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimois ? Commencerai-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui paroître un homme devenu hardi par des espérances ? Puis-je penser seulement à l'approcher, et oserois-je lui donner l'embarras de soutenir ma vue ? Par où pourrois-je me justifier ? Je n'ai point d'excuse, je suis indigne d'être regardé de madame de Clèves, et je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné, par ma faute, de meilleurs moyens pour se défendre contre moi que tous ceux qu'elle cherchoit, et qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds par mon imprudence le bonheur et la gloire d'être aimé de la plus aimable et de la plus estimable personne du monde ; mais si j'avois perdu ce bonheur, sans qu'elle en eût souffert, et sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me seroit une consolation ; et je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait, que celui que je me suis fait auprès d'elle.

M. de Nemours fut long-temps à s'affliger et à penser les mêmes choses. L'envie

de parler à madame de Clèves, lui venoit toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens, il pensa à lui écrire; mais enfin il trouva qu'après la faute qu'il avoit faite, et de l'humeur dont elle étoit, le mieux qu'il pût faire, étoit de lui témoigner un profond respect par son affliction et par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osoit se présenter devant elle, et d'attendre ce que le temps, le hasard, et l'inclination qu'elle avoit pour lui, pourroient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avoit faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de madame qui se faisoient le lendemain, et le mariage qui se faisoit le jour suivant, occupoient tellement toute la cour, que madame de Clèves et M. de Nemours cachèrent aisément au public leur tristesse et leur trouble. Madame ne parla même qu'en passant à madame de Clèves de la conversation qu'elles avoient eue avec M. de Nemours; et M. de Clèves affecta de ne plus parler à sa femme de tout ce qui s'étoit passé; de sorte qu'elle ne se trouva pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'avoit imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre, et

après le festin et le bal, toute la maison royale alla coucher à l'Évêché comme c'étoit la coutume. Le matin le duc d'Albe qui n'étoit jamais vêtu que fort simplement, mit un habit de drap d'or, mêlé de couleur de feu, de jaune et de noir, tout couvert de pierreries, et il avoit une couronne fermée sur la tête. Le prince d'Orange, habillé magnifiquement avec ses livrées, et tous les Espagnols suivis des leurs, vinrent prendre le duc d'Albe à l'hôtel de Villeroi, où il étoit logé, et partirent marchant quatre à quatre pour venir à l'Evêché. Sitôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre à l'église : le roi menoit Madame, qui avoit aussi une couronne fermée, et sa robe portée par mesdemoiselles de Montpensier et de Longueville. La reine marchoit ensuite, mais sans couronne. Après elle, venoient la reine Dauphine, Madame, sœur du roi, madame de Lorraine, et la reine de Navarre, leurs robes portées par des princesses. Les reines et les princesses avoient toutes leurs filles magnifiquement habillées des mêmes couleurs qu'elles étoient vêtues ; en sorte que l'on connoissoit à qui étoient les filles par la couleur de leurs habits. On monta sur l'échafaud qui étoit préparé dans l'église, et l'on fit la cérémo-

nie des mariages. On retourna ensuite dîner à l'Évêché, et sur les cinq heures on en partit pour aller au palais, où se faisoit le festin, et où le parlement, les cours souveraines, et la maison de ville étoient priées d'assister. Le roi, les reines, les princes et princesses mangèrent sur la table de marbre dans la grand'salle du palais, le duc d'Albe assis auprès de la nouvelle reine d'Espagne. Au-dessous des degrés de la table de marbre, et à la main droite du roi, étoit une table pour les ambassadeurs, les archevêques et les chevaliers de l'ordre; et de l'autre côté, une table pour MM. du parlement.

Le duc de Guise, vêtu d'une robe de drap d'or frisé, servoit au roi de grand maître, M. le prince de Condé, de panetier, et le duc de Nemours, d'échanson. Après que les tables furent levées, le bal commença; il fut interrompu par des ballets et des machines extraordinaires : on le reprit ensuite; et enfin, après minuit, le roi et toute la cour s'en retournèrent au Louvre. Quelque triste que fût madame de Clèves, elle ne laissa pas de paroître aux yeux de tout le monde, et surtout aux yeux de M. de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler, quoique

l'embarras de cette cérémonie lui en donnât plusieurs moyens; mais il lui fit voir tant de tristesse et une crainte si respectueuse de l'approcher, qu'elle ne le trouva plus si coupable, quoiqu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Il eut la même conduite les jours suivans, et cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de madame de Clèves.

Enfin, le jour du tournoi arriva. Les reines se rendirent dans les galeries et sur les échafauds qui leur avoient été destinés. Les quatre tenans parurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux et de livrées qui faisoient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France.

Le roi n'avoit point d'autres couleurs que le blanc et le noir qu'il portoit toujours à cause de madame de Valentinois qui étoit veuve. M. de Ferrare et toute sa suite avoient du jaune et du rouge. M. de Guise parut avec de l'incarnat et du blanc: on ne savoit d'abord par quelle raison il avoit ces couleurs, mais on se souvint que c'étoient celles d'une belle personne qu'il avoit aimé pendant qu'elle étoit fille, et qu'il aimoit encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paroître. M. de Nemours avoit du jaune et du noir; on en chercha inu-

tilement la raison. Madame de Clèves n'eut pas de peine à la deviner : elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimoit le jaune et qu'elle étoit fâchée d'être blonde parce qu'elle n'en pouvoit mettre. Ce prince crut pouvoir paroître avec cette couleur, sans indiscrétion, puisque madame de Clèves n'en mettant point, on ne pouvoit soupçonner que ce fût la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre tenans en firent paroître. Quoique le roi fût le meilleur homme de cheval de son royaume, on ne savoit à qui donner l'avantage. M. de Nemours avoit un agrément dans toutes ses actions qui pouvoit faire pencher en sa faveur des personnes moins intéressées que madame de Clèves. Sitôt qu'elle le vit paroître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire, et à toutes les courses de ce prince, elle avoit de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avoit heureusement fourni sa carrière.

Sur le soir, comme tout étoit presque fini, et que l'on étoit près de se retirer, le malheur de l'état fit que le roi voulut encore rompre une lance. Il manda au comte de Montgomery qui étoit extrêmement adroit, qu'il se mît sur la lice. Le comte

supplia le roi de l'en dispenser, et allégua toutes les excuses dont il put s'aviser; mais le roi quasi en colère, lui fit dire qu'il le vouloit absolument. La reine manda au roi qu'elle le conjuroit de ne plus courir; qu'il avoit si bien fait, qu'il devoit être content, et qu'elle le supplioit de revenir auprès d'elle. Il répondit que c'étoit pour l'amour d'elle, qu'il alloit courir encore, et entra dans la barrière. Elle lui renvoya M. de Savoye pour le prier une seconde fois de revenir; mais tout fut inutile. Il courut, les lances se brisèrent, et un éclat de celle du comte de Montgomery lui donna dans l'œil, et y demeura. Ce prince tomba du coup. Ses écuyers, et monsieur de Montmorency qui étoit un des maréchaux de camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de le voir si blessé; mais le roi ne s'étonna point. Il dit que c'étoit peu de chose, et qu'il pardonnoit au comte de Montgomery. On peut juger quel trouble et quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie. Sitôt que l'on eut porté le roi dans son lit, et que les chirurgiens eurent visité sa plaie, ils la trouvèrent très-considérable. M. le connétable se souvint dans ce moment de la prédiction

que l'on avoit faite au roi, qu'il seroit tué dans un combat singulier; et il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie.

Le roi d'Espagne qui étoit alors à Bruxelles, étant averti de cet accident, envoya son médecin qui étoit un homme d'une grande réputation; mais il jugea le roi sans espérance.

Une cour aussi partagée et aussi remplie d'intérêts opposés, n'étoit pas dans une médiocre agitation à la veille d'un si grand évènement; néanmoins tous les mouvemens étoient cachés, et l'on ne paroissoit occupé que de l'unique inquiétude de la santé du roi. Les reines, les princes et les princesses ne sortoient presque point de son antichambre.

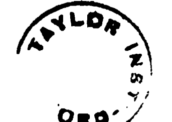
Madame de Clèves sachant qu'elle étoit obligée d'y être, qu'elle y verroit M. de Nemours, qu'elle ne pourroit cacher à son mari l'embarras que lui causoit cette vue, connoissant aussi que la seule présence de ce prince le justifioit à ses yeux, et détruisoit toutes ses résolutions, prit le parti de feindre d'être malade. La cour étoit trop occupée pour avoir de l'attention à sa conduite, et pour démêler si son mal étoit faux ou véritable. Son mari seul pouvoit en connoître la vérité, mais elle n'étoit

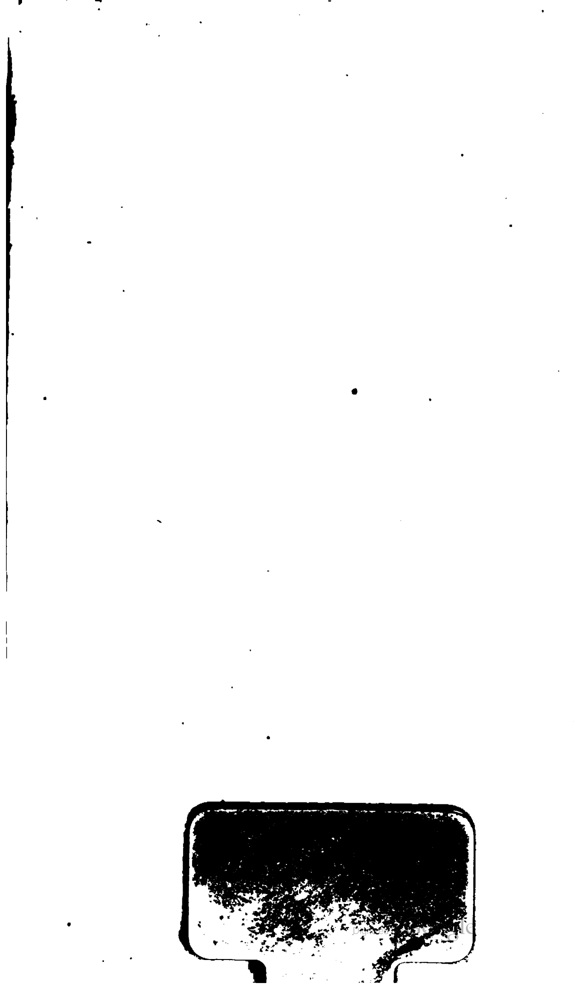
pas fâchée qu'il la connût : ainsi elle demeura chez elle peu occupée du grand changement qui se préparoit ; et, remplie de ses propres pensées, elle avoit toute la liberté de s'y abandonner. Tout le monde étoit chez le roi. M. de Clèves venoit à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conservoit avec elle le même procédé qu'il avoit toujours eu, hors que quand ils étoient seuls, il y avoit quelque chose d'un peu plus froid et de moins libre. Il ne lui avoit point reparlé de tout ce qui s'étoit passé ; et elle n'avoit pas eu la force, et n'avoit pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

M. de Nemours qui s'étoit attendu à trouver quelques momens à parler à madame de Clèves, fut bien surpris et bien affligé de n'avoir pas seulement le plaisir de la voir. Le mal du roi se trouva si considérable, que le septième jour il fut désespéré des médecins. Il reçut la certitude de sa mort avee une fermeté extraordinaire, et d'autant plus admirable, qu'il perdoit la vie par un accident si malheureux, qu'il mouroit à la fleur de son âge, heureux, adoré de ses peuples, et aimé d'une maîtresse qu'il aimoit éperdûment. La veille

de sa mort, il fit faire le mariage de Madame, sa sœur, avec M. de Savoye sans cérémonie. L'on peut juger en quel état étoit la duchesse de Valentinois. La reine ne permit point qu'elle vît le roi, et lui envoya demander les cachets de ce prince, et les pierreries de la couronne qu'elle avoit en garde. Cette duchesse s'enquit si le roi étoit mort; et comme on lui eut répondu que non : Je n'ai donc point encore de maître, répondit-elle, et personne ne peut m'obliger à rendre ce que sa confiance m'a mis entre les mains. Sitôt qu'il fut expiré au château des Tournelles, le duc de Ferrare, le duc de Guise et le duc de Nemours conduisirent au Louvre la reine mère, le roi et la reine sa femme. Monsieur de Nemours menoit la reine mère. Comme ils commençoient à marcher, elle se recula de quelques pas, et dit à la reine sa belle-fille, que c'étoit à elle à passer la première, mais il fut aisé de voir qu'il y avoit plus d'aigreur que de bienséance dans ce compliment.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE DE LA PRINCESSE DE CLÈVES,
ET DU TROISIÈME VOLUME.






LOWTHER